LÉONCE CAZAUBON

MORALE FAMILIÈRE

EN

MENUS TRAITS ET PROPOS

« Épargnons les personnes,
blâmons les mœurs qui sont
mauvaises. »

(LA BRUYÈRE.)

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, ÉDITEUR
RUE DES TOURNEURS, 45
MDCCCLXXXV

OUVRAGE COURONNÉ
Société Nationale d'Encouragement au Bien
MÉDAILLE D'HONNEUR
(Paris — 1887)

A Monsieur Albert Soubies
hommage et souvenir.
[illegible]

MORALE FAMILIÈRE

EN MENUS TRAITS ET PROPOS

Ce livre a été tiré à 300 exemplaires.



LEONCE CAZAUBON

MORALE FAMILIÈRE

EN

MENUS TRAITS ET PROPOS

« Épargnons les personnes,
blâmons les mœurs qui sont
mauvaises. »
(LA BRUYÈRE.)

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, ÉDITEUR
RUE DES TOURNEURS, 45
M DCCC LXXXV

Émietter sa matière, dira quelqu'un, servir une réfection par rogatons et bouchées, n'est guère honnête. La Bible en versets se comprend, mais non pas la morale, si familière soit-elle, à l'époque où nous sommes des lumières diffuses. Pourquoi renouveler ce procédé enfantin, suranné?

— Pour être lu. Vous vous défendriez de manger tout entier un nougat d'une livre, à triple étage et en forme de clocher ; mais vous croquez fort bien, sans désemparer, cinq cents grammes de pralines. L'auteur ne se flatte point d'être dévoré ; ses bonbons

hygiéniques peuvent n'être pas de premier choix ; mais il faut lui savoir gré de ne vous demander qu'une heure de votre temps, par minutes et secondes.

Les vivants d'aujourd'hui vont plus vite que les morts de la ballade ; le temps manque à la lecture ; les gros volumes, les longs chapitres, les épais paragraphes font peur. La sagesse souriante est, d'autre part, deux fois sage. C'est pourquoi l'on veut bien encore faire grâce à une censure brève et enjouée ; et voilà comment j'ai été amené à découper ici mes critiques en tranches légères.

Une poignée de formules ayant trait aux choses de la vie, voilà ce que j'offre au lecteur bénévole, et moins pour sa récréation que pour son profit. Je ne fais la leçon à personne, je dis mon sentiment à qui veut

m'écouter. On peut conseiller sans viser au titre de philosophe : telle prétention ne fut jamais la mienne, et pour cause. Je dirai tout à l'heure comment on me fit apprendre la philosophie. Dois-je avouer que j'en suis demeuré à ces premières études ? Je le confesse et m'en accuse. Hélas ! oui, j'en suis resté là. — Il y paraît, va-t-on me répondre. — Eh ! tant mieux : il paraîtra d'autant que, n'ayant rien emprunté, mon petit livre à tournure d'almanach ne doit rien à personne[1]. L. C.

1. Je me reprends. Sans démarquer le linge du voisin, j'ai dû, plus d'une fois, glaner sur le fonds commun. Pour moraliser, il faut toujours répéter quelque chose de cet enseignement impersonnel qui court les nations et les rues. Et si je parle plus volontiers, dans ces pages, de la province que de Paris, ne me demandez pas pourquoi.

I

En mes heures de loisir et de solitude volontaire, me disait un sage, je médite sur quelque thème et résume ensuite les traits de cet examen ; je me fais à moi-même des contes et des sermons. Cela me va mieux que de donner la réplique aux ennuyeux. A la fin de l'année, il se trouve que j'ai fait un livre.

II

Celui qui émet des avis de morale pratique, s'adresse à la moyenne des esprits et des cœurs, n'a point en vue l'exception. Il ne dit pas au commun des hommes : « Soyez grands, héroïques, sublimes » ; il leur dit : « Soyez bons et utiles. Pour faire mieux que les bons, de rares moyens sont nécessaires. Mettez de l'unité, de la simplicité, de l'humanité douce et bienveillante dans la suite de vos actions : ce sera beaucoup pour l'honneur d'une carrière modeste ; et ce rôle obscur d'honnête homme est encore assez beau. »

III

Effleurer maint sujet de ceux dont l'intérêt est toujours actuel, en dire quelque bonne chose et nouvelle, s'il se peut, tel est le charme du loisir studieux. Toute autre

manière est d'un savant profond ou d'un pédant. Le bonhomme l'a dit ; croyons-en le bonhomme :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

IV

L'erreur n'est jamais respectable ; mais ceux qui se trompent sont souvent à ménager. Attaquons l'erreur toujours et vigoureusement ; ayons des égards pour toute personne qui, de bonne foi, s'écarte de la vérité.

V

Les censeurs moroses ne font guère de besogne utile. Le bon sens rieur de Cervantès a réprimé plus d'abus que n'eût su faire l'Inquisition. J'aime mieux, pour ma part, Jean qui rit que Jean qui pleure, et Démocrite qu'Héraclite.

D'où nous viendra (et Dieu veuille qu'il vienne bientôt) le satirique gai qui fera raison de notre déraison croissante ?

VI

Le rire est bon, le rire est sain, le rire est vainqueur de toute malice humaine : c'est l'impassibilité sous sa forme attrayante.

VII

Un bon curé de village, le meilleur que j'aie connu, le meilleur, pourrais-je dire, qui ait jamais vécu, et qui régit encore la même paroisse depuis plus de cinquante ans, me disait : « Les caractères ont changé : on ne rit plus, et l'on riait si bien autrefois ! Tout notre mal vient de là. »

— « Non, monsieur le curé. Le mal ne vient pas de l'effet que vous constatez, mais bien de sa cause. Si l'on ne rit plus, c'est

que les esprits sont tournés vers le lucre, inquiétés d'affaires. Rire, on n'en a plus le loisir; et il faut être de loisir pour être gai. On a prolongé la vie, et elle est encore trop courte pour notre agitation incessante. Vos gueux de paroissiens étaient autrefois gens heureux; ils se sont enrichis et en veulent davantage; ils n'ont plus ni temps ni sujet de rire : et voilà le malheur. »

VIII

Hegel mourant réunit ses élèves et leur exprima le regret d'avoir semé en mauvaise terre le bon grain de son enseignement. « Un seul d'entre vous m'a compris, dit-il. »

Chœur des disciples : « Lequel, maître, lequel ? »

— « Pourquoi le nommer? Il m'a mal compris », répondit le philosophe, et il expira.

Si la sagesse est à ce point nébuleuse, que ne faudrait-il pas donner à qui saurait la

rendre éclatante et accessible à tous ! Le vrai serait peut-être moins ténébreux, si chacun ne l'obscurcissait de son commentaire, si l'on cherchait à l'exposer de la plus simple façon.

Mon professeur de philosophie était savant, tellement savant, qu'à la fin de l'année et à la veille des épreuves du baccalauréat, il crut devoir nous renouveler les regrets d'Hegel. « Mon cours était trop élevé, nous dit-il en propres termes, pour des intelligences telles que les vôtres : je ne vous ai rien appris, mes bons amis. »

— « Et le baccalauréat, Monsieur C... ! Ces Messieurs de la Faculté des Lettres vont nous refuser tous... »

— « Étudiez vos questions dans un manuel : vous en avez encore le temps. »

M. C... fut nommé, l'année suivante, régent de philosophie à Louis-le-Grand; il est aujourd'hui recteur quelque part. On aurait dû le mettre à la tête d'une classe de huitième, afin de lui apprendre que les maîtres sont faits pour les élèves, et non

ceux-ci pour les maîtres, et que le premier souci du bon professeur est d'être compris.

IX

La sagesse vulgaire est bonne; elle a aussi des vulgarités auxquelles rien n'est à changer, témoin ce dicton : « De toute chose il faut prendre et laisser. »

Commentez, je vous prie, ce texte, et voyez quelle utile philosophie en découle.

Du bon comme du médiocre, du plaisir comme de la peine, du succès comme du revers, de l'amitié comme de la haine, de l'éloge comme du blâme, de la vie bruyante comme de la solitude, d'un projet, d'une promesse, d'un profit, d'un spectacle, d'une étude, d'une caresse, d'un affront, d'une espérance, il faut prendre et laisser.

X

Je m'entretenais avec l'ami Paul, qui passe pour sensé, d'un moraliste dont le bagage a plus de valeur que de volume.

— « Peuh! il ne nous a laissé que cinq cent vingt-huit maximes bien comptées, vint-il à me dire. »

— « Comment, lui répondis-je, tu encenses des gens qui ont divagué en des tomes nombreux, et tu fais mépris d'un auteur qui a eu le mérite d'avoir raison cinq cent vingt-huit fois de suite, en des formules qui peuvent s'apprendre, se retenir et servir de règle à nos actions! Je voudrais, moi, que toute la sagesse fût contenue en quatre préceptes, que chacun pût savoir. »

— « On les saurait, me répliqua Paul, qu'on ne les suivrait pas davantage. »

Très juste. Maître Paul est décidément un homme sensé.

XI

Vous êtes frappé d'étonnement, à la rencontre de ce qu'il vous plaît de nommer les hasards de la vie; et c'est l'enchaînement quotidien des événements que vous devriez admirer avant tout. Qui peut le plus, peut le moins. Le moins ici, c'est l'imprévu ; le plus est le prévu, l'ordinaire des choses de l'existence.

Vous n'êtes point athée, vous reconnaissez que le gouvernement de ce monde est entre les mains de Dieu : et vous ne voudriez point faire honneur à Dieu des conjonctures qui déjouent vos petits calculs !

XII

Un esprit ravagé par le doute éveille en nous l'idée d'une cité dont l'émeute a rasé les temples et les monuments.

Prêcher le doute, n'est-ce pas de même

propager la dévastation, n'est-ce pas couper les vivres à ceux qui ont faim et soif d'idéal et d'infini?

— « Mon défaut de croyances m'a rendu perplexe et malheureux, dirait, s'il était sincère, le sceptique qui se fait apôtre : faites comme moi, doutez et soyez malheureux aussi. » Triste besogne, vilaine inspiration.

La foi chrétienne, croyez-moi, est le meilleur oreiller. — Pour les simples, allez-vous répondre. — Pour tous, dis-je, et pour le savant et pour le penseur, autant et plus que pour les simples. Quand vous aurez bien argumenté, critiqué, analysé, délayé (pensez-vous) en vapeur la sublime doctrine de l'Évangile, quelle substance nouvelle ferez-vous sortir de votre creuset? Pas le moindre grain de sel ou de sagesse, rien qu'un nuage malsain. A l'emblème vainqueur du *Labarum* c'est le signe crochu figurant l'interrogation que vous allez substituer...! Et voilà le symbole que vous vous faites gloire de répandre ! Mieux valait garder votre doute et vous taire, pour le commun profit.

XIII

Comprenez-vous le savant, sans la foi chrétienne ? Connaissant beaucoup, cet homme devrait surtout connaître combien de problèmes échappent à son observation, qui ne seront jamais résolus par la plus pénétrante analyse. De l'origine des mondes, des opérations secrètes de la génération, que sait-il scientifiquement, et qu'en saura-t-on de plus dans l'avenir ? Il se voit faible et ténu comme un atome sur une sphère relativement fort petite, qui gravite régulièrement au milieu de l'universelle et régulière gravitation, et n'entrevoit point le principe de cet ordre admirable ; il se reproduit et ne peut dire moyennant quel phénomène ; il constate des effets merveilleux et nie la merveilleuse cause.

XIV

Il est une école de philosophes qui, pour n'être absolument pas athée, ne s'en écarte guère. Pour ceux-ci, Dieu existe, créateur et ordonnateur de toutes choses; mais il est *impersonnel.*

Vous ne comprenez pas, ni moi guère mieux.

A essayer de les entendre, Dieu serait une entité vague, indéfinie, une volonté souveraine qui a une fois réglé le cours des astres et des choses, déposé des germes, délimité les temps et les saisons, pour rentrer ensuite dans un repos indifférent, d'où vraisemblablement il ne sortira plus. Il a organisé notre destinée générale en une heure de bon plaisir; mais nos fins particulières, il les ignore ou n'en a cure. — « Je vous ai créés : débrouillez-vous. » Voilà ce que l'Éternel aurait dit aux pauvres humains; et quand je le nomme Éternel, d'après cette foi nuageuse,

je m'avance beaucoup, dans l'incertitude où je suis si les apôtres du Dieu nouveau lui concèdent cet attribut.

Plaisante manière d'interpréter le grand mystère ! Mais le système des atomes crochus est autrement ingénieux, ne vous déplaise; et il ne paraît pas que cette découverte de l'impersonnalité divine fasse beaucoup d'honneur à la subtilité de nos modernes métaphysiciens. La création sans la Providence : jolie iniquité à mettre au compte d'un créateur irresponsable, — oui, irresponsable, puisque vous le faites impersonnel — et, de plus, capricieux, et qui met ses enfants à l'hôpital du hasard. Quel père et quel créateur !

XV

Pendant la guerre néfaste, à Vendôme, quelques officiers de mobile de divers pays s'étaient réunis pour fraterniser; et, comme il arrive quelquefois, on en vint, après

maint compliment, à s'injurier entre républicains et monarchistes. Des cartes avaient été échangées.

Un petit paysan du Cotentin, officier improvisé comme les autres et non pas des plus mauvais, en dépit d'un accent bas-normand qui faisait sourire, se leva alors et dit à cette jeunesse : — « Quand la maman est malade, les frères doivent tout oublier pour la secourir ; et celui qui fait le mieux pour elle, prouve le mieux son bon cœur. Réservez, croyez-moi, votre sang et vos armes pour défendre notre mère, à qui l'on a mis le pied sur la gorge. »

C'était parler français : l'accent n'y faisait rien. On fit ovation au Manchois, on but à la défense du pays, et toutes les mains se serrèrent.

Le lendemain, 15 décembre, le petit Normand, aussi prompt à bien faire qu'à bien dire, se fit tuer au pont de Meslay. Nous l'avons pleuré.

XVI

Humiliés, battus, amoindris, que devions-nous faire? Nous recueillir, nous frapper la poitrine en silence, abjurer nos erreurs, travailler au relèvement des forces et des caractères.

Et qu'avons-nous fait, au contraire? Nous avons élevé des monuments à la défaite : « *Gloria victis*, » avons-nous dit !

Hélas! la gloire n'est pas aux vaincus, vous le savez bien; et, le sachant, pourquoi glorifier la chute? La jactance dans le succès est condamnable; dans les revers, elle fait pitié.

XVII

Il est deux manières d'aimer sa patrie, comme il en est deux d'aimer sa femme.

Dire à la compagne de son choix : « Ma

chère amie, tu es charmante, adorable, parfaite, » l'approuver en tout, aller au-devant de toutes ses fantaisies, est le fait d'un mari aveuglément épris : c'est la mauvaise manière.

Celui-là sait mieux aimer, qui réprime les caprices de la sienne et lui complaît à propos.

Et pareillement le meilleur patriote n'est point le complaisant qui, par infatuation de chauvinisme, est indulgent toujours et quand même aux écarts de ses gouvernants, mais bien l'homme indépendant qui réclame plus de dignité, de puissance, de vraie liberté pour son pays, et ne craint pas d'élever une voix sincère à l'encontre de l'injustice et de l'erreur. Il faudrait beaucoup de ces rigoureux. « Une nation ne s'appuie que sur ce qui résiste. »

XVIII

Un pays ne se compose pas seulement de terres et d'individus, mais bien aussi d'insti-

tutions, de croyances, de traditions, qui lui sont un dépôt sacré, peuvent se modifier lentement et de siècle en siècle, mais ne souffrent point qu'on leur fasse violence.

Restaurez l'édifice, améliorez-en l'économie avec des ménagements infinis; mais, si vous le sapez, c'est la nation elle-même que vous ébranlez et travaillez à défaire. L'esprit national proteste, en pareil cas, et tend à se reconstituer à l'encontre des gouvernants, tout comme en un terrain la végétation première envahit et surmonte à la longue la culture artificielle qu'on voulait lui substituer.

XIX

Le bon pilote côtoie l'écueil à grande allure, sûr de lui-même et du navire dont il tient la barre. Le meilleur pilote prévoit cet écueil, et du plus loin s'en écarte. Le premier nous émerveille, jouant avec le danger; l'autre rassure plus qu'il n'étonne, mais nous fait ignorer la crainte.

XX

Deux souverains, l'un mâle, l'autre femelle, règnent à tour de rôle et se succèdent en maint pays. Le mâle est actif, conquérant. La femelle, indolente, débonnaire, remplace celui-ci sans secousse, mais se voit détrônée bientôt par un autre prince de race vaillante. L'alternative du sceptre et de la quenouille se reproduit ainsi et se perpétue, non sans qu'il en coûte quelque chose, quand c'est le prince qui revient. C'est pourtant celui-ci qui est le bon maître, quand il est sage et sait temporiser. La princesse se nomme Routine; et le prince, Progrès.

XXI

Valons-nous mieux ou moins que nos pères? La question est irrévérencieuse, mais se pose à tout propos.

— Eh non, cent fois non, nous ne valons pas nos anciens. Nous nous chauffons mieux, nous alimentons mieux, nous voiturons mieux, et n'en valons pas mieux.

J'ai fait partie, dans mon jeune temps, d'un cercle bien intentionné où le thème fut mis en débat sous belle rubrique : *Le progrès moral est-il, de nos jours, au niveau du progrès matériel?* On plaida, ergota, discuta là-dessus durant plus de trois mois ; on se houspilla même un peu. Au bout du trimestre, la matière allait s'élargissant, mais on n'avançait guère ; l'horizon fuyait devant le sujet ; on battait les buissons, on se développait, on ne gagnait pas de terrain. Il fallut y renoncer ; la question demeura entière. Je promets du champ à qui voudra la reprendre.

XXII

Le fils d'épicier se fait droguiste ; le fils du droguiste, pharmacien ; et chimiste, le fils du pharmacien. Le fils de l'huissier se fait

avoué; celui de l'avoué, magistrat. La tendance ascendante est générale; et de là vient, dites-vous, le progrès.

— Oui, si ce n'est l'encombrement, avec la perturbation qui doit fatalement s'ensuivre. Je comprends le fleuve incessamment porté vers la mer; la source fournit toujours des eaux nouvelles, le flot pousse le flot sans trêve, et l'embouchure dégorge d'autant. Il n'en va pas ainsi de l'humanité. Le nombre est limité des emplois auxquels chacun prétend; notre population, d'autre part, n'augmente pas. Ceux d'en bas tendent vers le haut; mais ceux d'en haut se maintiennent et entendent bien ne pas déchoir. Or, le bas, c'est la terre nourricière que nul ne veut plus cultiver. Concluez et pesez les conséquences prochaines de ce progrès qui vous enchante.

XXIII

S'il était prouvé que le pessimisme enfante sûrement le progrès, il faudrait donner rai-

son aux esprits chagrins. Mais rien n'est moins fondé qu'une telle proposition. La commune sagesse s'exprime autrement : « Ne vous étonnez de rien, dit-elle, goûtez en son insuffisance le plaisir que chaque heure vous apporte, espérez, faites le bien et y provoquez, et vivez en joie. »

XXIV

Le péril social vient moins des appétits de la foule que de la rancune des déclassés. Or, le nombre de ceux-ci va toujours croissant; la production utile du pays diminue d'autant; le danger augmente en proportion.

XXV

C'est infirmité que d'abandonner une juste cause, en haine de quelques-uns qui la défendent. Il y a de tous les éléments dans une armée, et le tout réuni n'en fait pas moins

l'armée. La campagne faite en commun enveloppe ces hommes de son nimbe de gloire, exalte les bons, réhabilite les égarés, affirme le mérite des douteux, opère la lessive de bien des petites et de quelques grosses iniquités. Que de héros parmi les malandrins du Bocage, et que de malandrins parmi ces héros ! Et combien aussi de caractères reprochables parmi les tribuns improvisés qui nous réalisèrent les conquêtes de la Révolution ! Il en faut, de ces soudards, pour mener l'attaque et maintenir la défense. Les légendaires *lapins* du capitaine Lelièvre n'étaient autres, on le sait, que des *zéphyrs*, des disciplinaires. Au retour de Mazagran, le plus taré de ces cent vingt-trois avait dûment lavé son passé. Toute faute n'est pas irréparable. On peut avoir failli et n'être point relaps. Ne rejetez point la mèche tant qu'elle fume encore. Un galant homme, après tout, n'est point tenu de frayer perpétuellement avec tous ses coreligionnaires.

XXVI

Courir après la popularité, quelle folie! Le faveur publique est semblable aux montagnes russes; vous n'êtes pas plutôt au sommet de la voie, que vous tombez au plus bas de la pente opposée; vous remontez et redescendez de même. L'impérieuse sirène exige un aliment incessant de sacrifices et de vaines promesses. Comme le manteau qui flotte aux buissons, votre dignité subit à ce jeu plus d'un accroc, et, lambeau par lambeau, se déchire. Ni étape, ni halte dans cette carrière de vertige; et pour bon nombre l'arrêt, c'est la mort. Celui qui pourrait nommer tous les candidats qu'un échec électoral a tués, — oui, véritablement tués, — donnerait une leçon utile à la foule des ambitions en éveil.

— Il faut pourtant des candidats...

— En craignez-vous la disette?

XXVII

Avant d'être inscrite dans nos lois, la notion du juste et de l'injuste fut gravée dans la conscience humaine.

Tu pousses ton fils vers l'étude du Droit, qui, ce dit-on, rend apte à toutes les carrières; fort bien. Mais sais-tu que par cette étude on apprend aussi à éluder le statut lui-même, à forclore, par la manigance des délais et des exceptions, toute prétention fondée? Ironie de la chose et du mot! Rien n'est plus tortueux dans ses résultats que cette belle science du Droit.

Père de famille, enseigne d'abord à ton enfant l'équité, et de façon à ce qu'il ne l'oublie jamais. Tu verras ensuite à le faire initier aux moyens dilatoires dont fourmille le Code de Procédure.

XXVIII

Soyez philanthrope avisé, et non pas dupe; pratiquez la charité avec mystère et discernement; allez vers l'infortune avant qu'elle ne se présente à vous; donnez moins à ceux qui tendent la main qu'à ceux qui n'osent demander. Faisant l'aumône avec éclat, vous attirez, au détriment de la véritable indigence, la foule des mendiants éhontés qui ne sont pas les plus nécessiteux. L'ostentation dans l'aumône, en diminue, d'ailleurs, le mérite; c'est pour le seul bien que le bien est à faire; n'en attendez jamais de retour.

Travaillez de même à organiser le secours, la bienfaisance, la participation au profit de l'œuvre pour tous ceux qui y coopèrent; ceci n'est pas toujours facile, mais n'en vaut que plus d'estime à qui réussit.

Quant à cette philanthropie creuse, qui rêve d'alliance fraternelle des peuples et prétend supprimer toute guerre dans l'avenir,

je suis bien tenté de la tenir pour sottise. La diversité des nations n'aura d'autre fin que la consommation des temps. Qui dit nations diverses, dit rivalités d'intérêts, partant conflits éventuels ; et de tels conflits ne se soutiennent qu'avec du canon.

J'ai connu un brave garçon qui, en mai 1870, fut tout heureux de payer d'une pistole son adhésion à la *Ligue de la Paix*. Trois mois plus tard, on lui mettait le sac sur le dos et un chassepot dans les bras. Il revint de la guerre, mais éclopé ; il a dû revenir aussi de ses illusions sur la fraternité des peuples.

XXIX

Un paysan est au moment de se noyer. Il est repêché par un citoyen courageux, qui le remet aux mains de quelques bonnes femmes et s'éloigne.

Revenu à lui, le rustre tâte ses poches ; rien n'y manque. Puis, s'essuyant le front, il constate l'absence de sa coiffure.

« — *Et men capiau?* » dit-il.

Le voilà aussitôt inquiet, agité et sur pied d'un seul bond.

« — Vous devriez bien, lui dit-on, courir après ce brave homme qui vous a sauvé la vie, et le remercier.

« — De quoi? répond le maroufle, en s'ébrouant... Un maladroit, qui m'a laissé perdre un castor tout neuf et qui me coûtait six francs ! Plus souvent que j'irais lui faire des compliments ! »

Il y a beaucoup de ces paysans, même dans les villes. Soyez bienfaisant, rendez des services : on vous reprochera plus de *capiaux* perdus qu'on ne vous dira de fois merci. Il faut savoir cela et ne point se lasser d'être généreux.

XXX

La plèbe est à ce point versatile, aveugle et animée de l'esprit de contradiction, qu'une bonne intention ne doit se porter vers elle

que colorée de vulgaires prétextes. Il y a de la grosse habileté à savoir faire le bien.

XXXI

Croyez au bien, mais ne soyez pas tenté de le voir partout; et dans ce qui se présente à vous sous cette apparence, cherchez, avant toute chose, si l'intérêt personnel, si un intérêt souvent opposé au vôtre, n'est pas le mobile qui a suscité l'œuvre à laquelle on veut vous associer.

Joignez-vous au voisin pour faire le bien, mais en vue du seul bien, et nullement pour favoriser les fins particulières de l'intrigue empruntant le masque de la bienfaisance.

Vous n'avez pas besoin de tant de compères pour être humain; mais subissant l'influence des compères, vous aliénez votre liberté et risquez de voir votre obole s'écarter de l'objet pour lequel vous l'aviez réservée.

XXXII

Pour obliger, pour faire l'aumône, n'usez que des ressources du présent, gardez-vous d'engager l'avenir. Riche aujourd'hui, vous pouvez être pauvre demain.

Pierre a cautionné son frère Paul. Ne le blâmons pas trop fort : il a cru bien faire. Au terme échu, Paul insolvable a recours à Pierre, son garant, qui, pour acquitter la dette, va se dépouiller de tout son avoir. Le garant était opulent au moment de l'obligation; il est besogneux à l'heure du payement; et c'est le pain de ses enfants qu'il aliène pour venir en aide à un frère. Sa générosité a été funeste à ceux qui le touchent de plus près : il a mal fait.

XXXIII

Outre la probité scrupuleuse, il y avait chez nos devanciers (vous en souvenez-

vous ?) une fleur de délicatesse qui les faisait se garder de toute compromission, celle-ci ne fût-elle qu'apparente. C'était plus que de l'honneur ; c'en était la parure inviolée et comme le manteau d'hermine.

Je dis : vous souvenez-vous ? Car maintenant l'heure est aux affaires. La probité vulgaire, on la pratique communément, certes ; mais la pure fleur qui donc songe encore à la cultiver ?

XXXIV

Il est aisé de dire : je gage, je jure, je garantis. Quel enjeu déposez-vous ? Votre garantie, que vaut-elle ? Et, s'il y a arbitrage, quels seront les prud'hommes ? Un temps fut où la seule parole d'un homme connu cautionnait les plus gros engagements.

XXXV

Chose triste à penser et paradoxale en apparence : plus tu seras honnête, plus exposé

peut-être seras-tu à l'inimitié. C'est que l'improbité est une confrérie, et que les loups bipèdes préfèrent se liguer que s'entre-dévorer; c'est qu'un honnête homme leur est souvent un obstacle : raison suffisante pour qu'il devienne tête-de-turc à l'association des coquins. Et c'est pour cela, j'imagine, qu'un seul mot latin exprime courage et vertu.

XXXVI

Devons-nous, comme d'aucuns le conseillent, entrer en accommodement avec les mauvais, par crainte de leurs atteintes? « Un brave homme ne saurait nuire, disent les timorés, tandis qu'il y a tout à redouter d'un coquin : pactisons avec celui-ci. »

— Conduite funeste, autant que louche. Rompez nettement avec tout ce qui n'est pas droit ; la seule approche en est malsaine, et la fréquentation équivoque. Le faiseur, que vous admettez chez vous par faiblesse, vous

soutirera des gages, s'il ne vous les arrache; et c'en est assez pour vous compromettre.

XXXVII

Un esprit droit, même inculte, n'est point sujet à déraisonner. L'homme retors, qui est un demi-savant, quand il n'est pas un esprit fort, déraisonne à plaisir et, pour justifier sa conduite, trouve toujours quelque argument spécieux.

« Mon maître est riche : je le pressure, sans qu'il y paraisse ; son opulence le sauve ; je ne lui fais aucun tort.

« L'Etat nous écrase d'exactions ; frauder l'Etat, c'est récupérer un peu de ce qu'il nous dérobe.

« Mon voisin me fournit de farines, et je l'approvisionne de liquides : sa minoterie est falsifiée, mon vin frelaté ; partant, quittes.

« Je ne dois rien, n'ayant rien promis, à la pauvre fille que j'ai mise à mal.

« Les enfants de mon généreux patron sont dans le besoin ; je n'ai pas d'obligation envers eux : mort le bienfaiteur, éteinte la dette. »

Autant de sophismes. Et du sophisme à l'improbité, il n'y a que la main, avare et crochue.

XXXVIII

Pour le plus grand nombre, c'est pain bénit que gratter sur la chose commune. Vous ne feriez pas tort d'une épingle au voisin ; mais vous fraudez sans scrupule la régie, le fisc et l'octroi. Toute la famille applaudit. Après quoi, de la meilleure foi du monde, vous dites à vos enfants : « Soyez honnêtes ! »

XXXIX

La droiture a souvent le tort (et ce lui en est un) d'éclater hors de propos.

Vous constatez l'injustice, et vigoureuse-

ment vous la démasquez. Aviez-vous qualité pour cela ? Êtes-vous l'agent justicier d'un monde qui rit de tout? Vous avez mis les pieds dans le plat — vilaine expression d'un acte digne et courageux ; — et c'est de vous que le monde va rire, sans compter les ennemis que vous vous êtes fait.

Que de choses ne faut-il pas voir, sans paraître y regarder?

XL

Demeure libre, si tu le peux, et autant que tu le pourras. C'est la sujétion qui donne aux emplois leur plus grande amertume. L'officier a son colonel, qui a son général, lequel a son ministre ; et celui-ci répond de la bévue d'un conscrit devant les Chambres, qui rendent des comptes au pays, Et le général peut se voir refuser vingt-quatre heures de congé, quand son père est mourant.

Le bûcheron dit simplement : « Je ne tra-

vaillerai pas d'aujourd'hui », et s'accorde à lui-même le congé que l'on refuse au général.

Ceci n'est pas pour détourner des fonctions, mais est à considérer par qui les sollicite.

XLI

Entrer dans une coterie, se laisser affilier à une secte, c'est sacrifier le don le plus précieux de l'existence et dont les bénéfices de la camaraderie ne compenseront jamais la perte. Faites-vous des amis, gagnez des appuis, échangez des services, mais sans contrainte.

XLII

Pour connaître tout le prix du loisir, il faut avoir vécu dépendant ; et si l'on en savait le prix, on ne ferait pas bon marché de sa liberté.

— « Que l'on me donne vingt jours, di-

sait un médecin, et c'en cera assez pour régler une grosse affaire et revoir mon village.

— « Rompez votre ban, docteur, lui répondait-on, et pour une fois laissez là vos malades.

— « Impossible. Si je m'échappe, mes bons confrères me prendront toute ma clientèle. Mais j'attends de Paris un de mes neveux, qui vient de soutenir sa thèse et me fera cet intérim. »

Le neveu arriva, en effet, pour succéder à son oncle. On venait de l'enterrer.

XLIII

Otium cum dignitate, vient me dire un philosophe, n'est-ce point là ce que chacun doit rêver, pour l'instant qui suivra l'accomplissement de sa tâche ?

— Oui, si la sérénité du repos existait autrement qu'en rêve. Les bons cœurs sont aimants, et « le souci, est-il écrit, ronge sans cesse celui qui aime ». Seul, l'égoïste est calme. Où que vous placiez, d'ailleurs,

votre Thébaïde, il vous faudra dépister des intrigues, éventer des ruses, déjouer des machinations. La paix absolue n'est point d'ici-bas.

XLIV

La société (celle que tu vois tous les jours) est une commère exigeante, qui te parlera sans cesse de tes devoirs et empiètera quotidiennement sur tes droits. Prends garde qu'elle ne te prenne dans son engrenage de futilités, de rivalités mesquines, de basses jalousies. Une fois bien engagé dans ce laminoir, l'homme est déprimé, aplati.

Tu as des devoirs nombreux envers la vraie société, qui est le pays. A tes voisins tu n'es redevable que d'égards et de bons offices. Hors de là, maintiens libre ton arbitre, défends tes préférences.

XLV

Respecte l'individu, dédaigne la foule.

XLVI

Justiciable de l'opinion, c'est un peu de la tourbe que tu dépends. Le pleutre prétend te juger, et son avis malveillant peut prévaloir. Si la voix populaire était, comme il se dit, la voix de Dieu, il faudrait conseiller l'athéisme. Mais le dicton est faux ; rien n'est plus sujet à erreur que les jugements de l'opinion.

D'aucuns te diront : ménage l'opinion. Et je te dirai, moi : n'en sois que peu touché, et va droit ton chemin. *Recte agere et lætari*, telle est la ferme devise de la probité.

XLVII

« Autant vaut l'homme comme il s'estime. On n'a que l'importance que l'on sait se donner. » C'est la foule qui parle ainsi et juge des gens en conséquence. Admirez, après cela, l'équité de ses arrêts.

XLVIII

En un milieu mauvais, l'homme bien né est inférieur aux braillards et aux goujats, inférieur en platitude, en insolence, en autorité même, la grossièreté bruyante et concertée étant une force.

XLIX

Ne cherche point à lutter contre un parti pris d'injustice qui se manifeste à ton égard : tu ne remonterais pas le courant. L'équité est boiteuse et tardive ; laisse-lui le temps de se porter vers toi.

L

— « *Aut bibe, aut abi :* bois de notre piquette, ou va-t'en. » C'est le compliment de bienvenue des rustres.

— Aimables gens, ne rompez pas votre cercle. Le temps me presse ; je m'en vais.

LI

Ce que vous nommez en un homme originalité ou bizarrerie, est souvent fermeté de convictions et de goûts, mépris de la coutume déraisonnable et parti pris d'une conduite meilleure que celle qui est en usage. Laissez dire : ce fantasque est plus sensé que tout son quartier, qui le raille et dont il se moque.

LII

Si le bruit public murmure autour d'un homme de talent, réservez, en principe, votre opinion.

Les mérites de l'esprit ne vont guère sans ceux du cœur. Le public, d'autre part, est si jaloux, si fertile en perfidies, que, neuf fois sur dix, l'homme de talent est calomnié. La boue, par bonheur, ne fait pas tache.

LIII

Nouveau venu dans un pays, dans un emploi, tu seras tâté, épié, contrôlé ; on voudra découvrir le faible de ton armure ; et, par ce défaut, si tu n'y prends garde, pénétreront les traits les plus aigus.

En pareil moment, mieux vaut passer pour intraitable que pour facile ; car ce moment peut décider de l'avenir.

LIV

La plus vulgaire prudence nous prescrit de sonder le terrain sur lequel nous voulons édifier. Combien plus de précautions et d'étude ne faut-il pas à celui qui va planter sa tente en pays inconnu ! « La contrée est saine, et le paysage gracieux, a-t-il dit : arrêtons-nous ici. » Il est sage, en effet, de reconnaître, tout d'abord, l'aspect et le climat; mais les hommes, savez-vous ce qu'ils sont, en ce coin de terre ? L'atmosphère intellec-

tuelle, la sociabilité sont diverses, selon les pays ; la vie n'est point partout facile. En telle ville, l'indigène est seul bien vu ; en telle autre, on se jette au cou de tout nouvel arrivant, en haine du compatriote. Il y a excès dans l'une et l'autre manière. J'estime que la résidence est pour beaucoup dans le bonheur de la vie, et qu'il est bon de la choisir, quand on le peut. Tout chef de famille a charge d'âmes et de cœurs, et répond dans une large mesure de l'avenir des siens. A lui d'assurer le calme, la dignité, la sécurité morale de ceux qui lui obéissent ; et, pouvant pourvoir à tout cela, il est coupable, s'il ne le fait.

LV

Il y a toujours un peu de bohème dans la vie des fonctionnaires de tout ordre; et de là vient peut-être le seul plaisir qu'ils y prennent. Car, que de tourments, à côté, et de dégoûts, et de déplacements et de déménagements !

Vous avez mis deux ans ou plus à vous reconnaître, à vous poser, à vous concilier des sympathies : ordre ministériel, qui vous relègue en un pli de montagnes, où les hivers durent huit mois.

Vous commenciez à vous accommoder de la neige, sous trois pieds de laquelle vous aviez découvert quelques chauds amis (il est des braves gens partout) : décret qui vous transplante en pleines landes de Gascogne. Et il faut traîner après soi la famille, qui est souvent une tribu, et la femme malade, et l'enfant qui tousse, et la vieille mère que ce nouvel exil va tuer.

Tant de pérégrination, dis-je, ne va pas sans quelque bohème, et c'est à la faveur de ce va-et-vient que se nouent d'éphémères amitiés, les meilleures parfois. — « Chers amis, nous partons d'ici au premier jour : l'ordre en est donné. Nous reverrons-nous jamais ? Vidons notre cave, en attendant; le transport est malsain aux bouteilles. » Il peut y avoir du charme à être ainsi secoué; et l'intimité s'avive d'autant mieux, à cette

veille des adieux, qu'on est parfaitement certain d'oncques ne plus se rencontrer. Joignez-y, si vous voulez, la joie du voyage souvent renouvelé, avec l'attrait des études de topographie pittoresque. Mais de ces derniers avantages j'admets que l'on fasse bon marché; et je tiens, ne vous déplaise, pour la vie sédentaire. Parlez-moi d'une maisonnette, si petite soit-elle, ombragée de quel ques arbres et avoisinée du jardin de Candide. Un nid sous les feuilles, pour la nichée et pour nous, et qui soit bien à nous!

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? Tenez-vous-y,
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.

LVI

Nouvellement établi en petit pays de province, songe que le seul fait de ton arrivée va paraître à certaines gens immixtion ou menace, que telle susceptibilité s'est éveillée

dès l'abord, que tel calcul a pu se croire compromis. *Incedis per ignes.* L'agglomération dont tu vas faire partie, est un arbre peuplé d'oiseaux, d'insectes, de rongeurs, dont tu dois éviter de troubler les habitudes. Oiseau de passage, qui as choisi cet arbre, où vas-tu percher ? A la plus haute cime ? Non. Dans les rameaux les plus bruyants : pas davantage. Entre la tige et l'écorce : moins encore ; mais bien sur la branche la plus paisible et la moins convoitée. Sois secourable et bienveillant aux couvées du voisinage ; n'empiète point, mais résiste à l'empiétement ; observe et réserve-toi.

LVII

Un charpentier, le plus éminent du bourg, doit, tel jour, étayer une façade et quelle façade ! Le bourg est en rumeur, l'événement est d'importance. L'opération réussit : merveille !

Ne riez pas. La vie locale, l'intérêt local

ont leur raison d'être. Eux supprimés, les petits endroits deviendraient déserts, ce qui serait un malheur.

Un bon conseil, toutefois, à ceux qui redoutent l'abêtissement par la petitesse de l'intérêt : tenez-vous à l'écart des admirations de chef-lieu de canton ; n'allez pas voir étayer la façade.

LVIII

Jetez du lest, beaucoup du lest, pour maintenir votre barque à flot. Parmi ceux qui n'en jettent point et en pâtissent, il faut citer l'avare, l'égoïste, le rigoureux, le misanthrope. La matière à prodiguer n'est autre conséquemment que charité, bon office, indulgence, conciliation. Il en est qui pratiquent cette prodigalité dans un but d'intérêt : ne les blâmons pas trop ; le résultat est profitable au prochain, et le placement pour eux excellent.

LIX

Dramatiser la vie ordinaire, ou, si vous aimez mieux et comme on dit vulgairement, prendre les choses au tragique, n'a jamais rien valu. Heureux qui sait concilier, tourner une difficulté, désarmer par un bon mot, par un sourire, la haine et le parti pris. Celui-là possède la vraie science humaine, et souvent sans avoir rien étudié. Main douce, cœur ferme et tête froide viennent à bout de tout.

Après quoi, l'amitié du commun des hommes tient à de si petites circonstances, qu'il faut à peine s'arrêter aux défections de la vulgaire amitié. Un propos, un regard mal interprétés font-ils qu'on vous tourne le dos : ne regrettez rien, ne provoquez pas d'explication. Un fâcheux fâché, la belle affaire ! Un fâcheux de moins, c'est tout profit. Les vrais amis, les gens de mérite valent seuls que l'on se disculpe auprès d'eux.

LX

La politesse et la bienveillance peuvent avoir entre elles des rapports étroits, mais n'ont le plus souvent rien à voir l'une avec l'autre.

La bienveillance est animée de franchise; aucune convention n'en règle les formes naturelles.

La politesse, ne relevant au contraire que de l'usage admis, est autant et mieux pratiquée par les fourbes et les indifférents que par les natures sincères. Elle nous est précieuse, pourtant, et nécessaire, cette contrefaçon de la loyauté; c'est l'huile fine qui assure le fonctionnement aisé des milliers de rouages dont se compose la machine sociale. Personne ne s'y laisse prendre, et tout le monde lui sait gré de se produire; en ce qui la concerne, Alceste se trompe et Philinte a raison.

La courtoisie marque un degré au-dessus de la politesse et comporte certaine dose de

générosité : l'homme courtois c'est le galant homme.

Le *gentleman* joint à la courtoisie une correction de tenue et d'allures dont on hérite plus qu'on ne l'acquiert.

Me demandez-vous pourquoi ces distinctions ? — Parce qu'il est à propos de saluer les bonnes choses qui s'en vont, et d'essayer d'en fixer le trait. « Grand'maman, faites-vous peindre, puisque tout le monde dit que vous allez mourir bientôt. »

LXI

Entre l'éducation la plus raffinée et l'extrême grossièreté, il y a peut-être cent échelons. Et cette graduation est sensible : le vingt-quatrième degré, par exemple, quand il parle au vingt-cinquième, sait parfaitement qu'il est d'un cran au-dessus de son interlocuteur, — chose que celui-ci ne met pas le même empressement à reconnaître.

LXII

En toute réunion, le premier qui se moque de la beauté est un laid, tout comme un sot le premier qui bafoue le talent. Thersite est immortel ; et l'écho n'a jamais manqué à ses clameurs.

LXIII

La vie à la campagne est libre, saine et facile, mais oblitère à la longue les plus heureuses facultés. Pour qu'une retraite soit agréable, il faut en pouvoir sortir aisément ; on la quitte alors sans regret, on y retourne avec joie. Mais rien n'est plus mauvais qu'une solitude perpétuelle, où l'esprit, ne trouvant plus sa pâture ordinaire, est envahi par le corps et, tout comme celui-ci, s'alourdit et prend du ventre. Un homme de lettres, que sa mauvaise santé avait relégué dans un cottage, disait : « Je romps mon ban tous les trois mois, et je cours reprendre lan-

gue au boulevard. Il m'est arrivé une fois de manquer à cette habitude : mes amis ne m'ont pas reconnu. » Ne concluez pas de ceci que l'esprit suive la mode et reflète nécessairement les caprices du jour ; mais, à ne plus savoir ce qui se passe et se dit, il devient prématurément vieillot, radoteur, se pétrifie à la façon des mollusques et de ce bon père chartreux qui, de très bonne foi, dernièrement s'est écrié : « Qu'avons-nous donc fait à Louis-Philippe, pour être expulsés du couvent ? »

LXIV

La nature n'a jamais paru poétique au paysan ; non que le sens de la poésie lui manque, mais parce que la campagne ne saurait être pour lui qu'un fonds d'exploitation pénible. L'arbre coûte trop à émonder, le gazon est trop dur à faucher, pour qu'il les caresse du regard. Il aime la terre comme son argent, et plus que son argent, parce qu'on ne peut la lui dérober. Mais ce qu'il

préfère, c'est sa vigne. Vous le verrez la soigner, la choyer, la couver des yeux, la nommer avec tendresse et des noms les plus mignons : ne demandez pas pourquoi. « Elle est malade, la pauvrette; le brouillard l'a contrariée. Elle pleure en avril, elle rira en octobre. » Mais si elle est touchée de la gelée, c'est lui qui pleurera, et non sans raison.

Plaise à Dieu que le goût du pittoresque ne gagne pas nos vingt millions de colons! La patrie alors serait en danger. Et ne riez pas trop de ce terre-à-terre et de ce prosaïsme de l'homme des champs, comme en riait de si bon cœur devant moi le président B...

Ce digne magistrat venait de bâtir une villa, sur la lisière d'un petit bois. Chacun le complimentait, donnait son avis. Un valet de charrue, invité à dire son mot, répondit : — « Oh ! il n'y a rien de gâté, Monsieur le Président! mais, maintenant que la maison est finie, je me plais à croire que vous allez la mettre au large. » Pour mettre la maison au large, il ne s'agissait que d'abattre le bosquet.

LXV

Les voyages ont cette utilité de nous montrer la valeur très relative des mœurs et des usages qui nous sont particuliers. On vit autrement que chez nous à l'étranger, et l'on ne vit pas moins bien. Mais nous ne voyageons guère et nous vantons nos mœurs : c'est proprement le fait des Chinois et d'un grand nombre de Parisiens.

LXVI

Sosthènes est voyageur, comme d'autres sont rôtisseurs ou poètes. Il l'est par vocation, par tempérament et principalement *par goût*. Pour voyager, il est demeuré garçon et a dépensé toute sa fortune; mais il a parcouru les diverses parties du monde. Voici donc, direz-vous, un gaillard qui a beaucoup vu et non moins retenu. Je prétends, moi, qu'il n'a rien vu ; et, de ce qu'il a su retenir, jugez plutôt.

— « Vous êtes passé devant les ruines de Pæstum, Monsieur Sosthènes.

— « Oui. Le golfe est joli. Une Sicilienne plus jolie encore m'y a versé d'un petit vin blanc que je ne saurais oublier sans ingratitude.

— « Vous vous êtes arrêté à la Mecque ?

— « Parfaitement ; et j'y ai mangé un couscoussou détestable. Ces malheureux Arabes n'ont jamais su cuisiner.

— « Et au Parthénon, avez-vous mangé, ou bu ?

« — Ni l'un ni l'autre ; l'endroit manque d'auberges. Mais, faute de pouvoir banqueter en l'honneur de Minerve, je lui ai dédié un cigare. »

LXVII

Tu es bon ami, et conséquemment, penses-tu, largement pourvu d'amis. En aurais-tu grand nombre, si tu les avais bien choisis ? Excellent pour ceux que tu aimes, tu ne recueilleras d'eux, sauf miraculeuse exception,

que sympathie banale ou défaillante à la première épreuve. Sois secourable et gracieux à la plupart; mais, faisant le dénombrement de tes féaux, tu prêtes à rire.

En telle partie, il y a le plus souvent un tricheur, si ce n'est deux; et supposé qu'il pût se trouver une paire d'amis également sincères et dévoués et désintéressés, il faudrait les montrer en foire ou les couler en bronze.

LXVIII

De deux corps mobiles en contact permanent, il faut que le plus résistant entame, pénètre ou brise l'autre. Il en va de même de deux volontés que le devoir, les circonstances ou même un penchant naturel ont rivées ensemble; et si elles sont de trempe identique, elles se froisseront, s'useront jusqu'à ce que le rivet se détache, non sans secousse.

LXIX

En un vieil ami, c'est avant tout la jeunesse envolée, notre belle jeunesse que nous aimons.

LXX

Ami de tout le monde, dit celui-ci, voilà ce que je suis; j'ai des éloges pour chacun et m'en trouve bien.

— Non, quoi que vous croyiez, l'optimisme ne vous est pas à ce point profitable. Qui est l'ami de tout le monde ne l'est de personne; et la louange banale est bientôt sans valeur. Taisez-vous sur les défauts, et ne louez que ce qui est bon.

LXXI

Vous rencontrerez de par le monde, et en grand nombre, de bonnes âmes dont la seule tare est le péché d'envie. Si vous tombez dans

l'infortune, ces dignes gens vous tendront la main, viendront à votre secours; mais qu'un événement heureux vous arrive : *raca !* vous êtes un vil intrigant, un homme à pendre.

Ceci est la contre-partie, plus fréquente qu'on ne pense, de l'adage d'Ovide :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

On connaît les vers de Scribe sur le parapluie, parodie heureuse du précédent distique :

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau,
Et se montre les jours d'orage.

Eh bien! c'est cela même : de vrais parapluies, ces amis plus riches de pitié que de sincère affection, mais parapluies à deux fins et dont la canne est armée, qui vous abriteraient d'une ondée, mais vous piquent en plein beau temps.

LXXII

En celui que tu as une fois blessé, n'espère plus trouver un ami.

LXXIII

N'ayant jamais nui à quiconque, je n'ai pas d'ennemis, dis-tu.

— Distinguons, s'il te plaît. Si tu es incolore, médiocre et facile, on te qualifie bon garçon (c'est presque un stigmate); et je concède, en ce cas, que tu n'as guère d'ennemis, réserve faite toutefois de ceux qui exaltent ta bénignité pour l'exploiter sans vergogne. Mais as-tu prouvé ton intelligence ? Te voilà suspect. As-tu réussi dans tes entreprises? Tu sens le fagot ; et je vois d'ici la cohorte de tes malveillants, invariablement composée d'anciens camarades demeurés fruits-secs, de voisins, de quelques-uns de tes proches ; — autant d'ennemis dont la main s'insinue journellement dans la tienne.

LXXIV

La plus longue guerre connue a duré cent ans, au dire de l'histoire. J'en sais une plus longue et qui dure encore, entre les habitants d'un hameau de quatre feux, pour un droit de vaine pâture dont la valeur en principal n'est pas de trente écus. Et tous les congrès réunis de notre siècle n'ont pas mis en œuvre plus d'entremises, de négociations et de diplomatie que n'en a provoqué ce litige. Et cette querelle a fait noircir vingt rames de papier timbré, équivalant à quarante-cinq mille francs de frais de justice, causé la perte de deux vieillards, morts de dépit, désuni un père et ses enfants, fait couler du sang, entretenu la malice au sein de quatre familles et ruiné ce coin de pays, qui est le vallon le plus frais et le plus coquet du monde. Et c'est de ce vallon qu'un étranger disait, l'été dernier, en le traversant : « Il doit faire bon vivre là ; le bonheur y habite sûrement avec la paix. »

LXXV

Du combat de la vie, quels sont ceux, croyez-vous, qui se retirent le plus ordinairement indemnes? Les grands pourfendeurs? Non. Les artistes de la feinte? Pas davantage ; mais bien ceux qui donnent moins de prise.

LXXVI

Lutter contre ses ennemis, est bien ; lasser leur malice en la dédaignant, est mieux. Un coup de boutoir est parfois nécessaire; pour prendre avantage sur eux, profiter de leurs fautes est suffisant.

LXXVII

Si je te pénètre, gros malin, je mouillerai tes poudres secrètement et ferai rater, l'une après l'autre, toutes tes batteries. Tu incrimineras le brouillard, et tes canonniers, et le

mauvais sort, et l'artillerie de nouveau système, et les canons, et leurs affûts, et les manufactures de salpêtre. Je serai le dernier à être accusé de l'insuccès de manœuvres que tu dirigeais contre moi.

LXXVIII

Il est des âmes mauvaises qui du bienfait se font un encouragement à la malice et à l'abus. Pour les garder de mal faire, il faudrait un garde-chiourme toujours actif et présent. Les farouches s'apprivoisent, mais non les pervers; avec ceux-ci la bienveillance perd ses frais.

LXXIX

Où le bon procédé échoue, je ne sais qu'une ressource : la sévère et stricte justice.

LXXX

Aux méchants, non plus qu'aux chats, la

douleur n'arrache point de lamentations ; elle redouble leur malice et leur colère. Le chien se plaint et nous émeut. Les bons cœurs gémissent.

LXXXI

Un ennemi te harcèle, ne perd pas une occasion de te nuire ; mais il a du plomb dans l'aile, il est expirant. Déjoue ses ruses, évite ses pièges et attends. Ne vois-tu pas qu'il est prêt à tomber? Commets au temps le soin de ta revanche. Le plus léger coup que tu lui porterais maintenant, pour ta défense, amènerait la chute du malheureux ; et l'on dirait que tu l'as assassiné.

LXXXII

Combien la vie est rose et souriante à son aurore, et de quels reflets charmants se pare alors tout ce qui nous entoure! Par degrés vient la raison, qui mesure les choses de son compas, avec l'expérience qui les analyse

dans son creuset. La maison paternelle, qui nous paraissait si haute, n'est plus qu'une bicoque; la mare, qui nous semblait un lac, n'est qu'un fossé bourbeux; les bonnes gens dont nous vantions l'esprit sur parole, ne sont plus que de bonnes gens. Dans l'âge mûr, nous aimons encore tout cela, moins pour la joie que nous en avons que pour le souvenir joyeux qui nous en est resté. Le prisme n'éclaire plus, mais un vague reflet subsiste; et c'est ce qui nous fait encore si beau le pays natal.

LXXXIII

Un homme d'État, originaire d'Auvergne, retournait chaque année dans son village, en septembre; et on l'y voyait faire d'interminables parties de bouchon avec des charbonniers enrichis et des porteurs d'eau retraités.

Un autre, diplomate bien connu, s'invitait à dîner chez une vieille tante, en ce même mois de villégiature, et ordonnait lui-même son menu : garbure, daube, cassoulet

et (souvenir de son enfance gourmande) ce vol-au-vent lourd comme plomb, qui se nomme *croustade* dans le Midi. « Ni le czar, disait-il, ni la reine d'Angleterre ne m'ont jamais si bien régalé. »

C'est pure adoration de la caque. Elle ne fleure pas toujours l'ambre, la chère caque natale; mais j'ai mauvaise idée de quiconque y revient pour faire le dégoûté.

LXXXIV

L'adolescent ne voit de l'existence que les beaux côtés, la brillante apparence. Bientôt vont se dessiller ses yeux; il verra les ronces s'entre-croisant sur son chemin; dans sa chair pénétreront d'invisibles épines. Encore quelques pas, et il s'engage dans l'âpre mêlée des intérêts. Luttant chaque jour pour l'argent, l'influence et le rang, il va se désaccoutumant du rire et des généreuses pensées; une à une, comme de blanches colombes, s'envolent ses illusions. Malheur à lui, si, avant cette crise du désenchantement, il n'a pas

fait en un coin de son cœur un refuge aux choses de l'art et de la poésie, afin d'en être consolé, ne fût-ce qu'une heure par jour, des cruautés de la vie!

LXXXV

Les joies de ce monde appartiennent aux jeunes gens : la raison en est double. Premièrement, ils goûtent mieux le plaisir, ayant des sens tout neufs. Et secondement, ils ne voient des choses que la surface; s'ils en pénétraient le fond, ils ne riraient plus.

Laissons-leur les fleurs de la prime saison. Quand ils auront cueilli les fruits de l'arbre de science, ils sauront la vie; mais la vie sera pour eux désenchantée. Vieillards, ils n'auront plus de la joie qu'un reflet, — la joie reflétée de ceux qui n'ont pas encore mordu au fruit amer, la joie de leurs enfants.

LXXXVI

L'arbuste hâtif est toujours éphémère, ne donne que des fruits imparfaits, ne devient jamais arbre. Défiez-vous de la précocité.

Il en va de même pour l'homme, et l'on peut croire que la longévité n'est promise qu'à ce qui se développe lentement. Un père de famille devrait frémir, et non se réjouir, de voir son enfant en avance sur l'âge. Les progrès trop rapides ne sont pas de durée.

LXXXVII

Faiblesse paternelle est bien coupable, si l'on songe qu'elle peut répondre des vices et quelquefois des crimes des enfants.

Les plus grands maux de l'heure présente viennent certainement de l'indiscipline contractée et tolérée dans la famille.

LXXXVIII

Vos pères vous ont faits trop riches, jeunes hommes d'aujourd'hui ; et ce fut un malheur : c'est le vôtre. Pauvres à l'heure des plaisirs et des débuts, vous auriez travaillé et connu tout le prix de l'argent gagné ; les langueurs de l'oisiveté vous eussent été épargnées. Regardez autour de vous, dans les emplois et dans l'armée, parmi les savants et les inventeurs : c'est le travail qui a rendu ces hommes sages, vaillants et honorés. On a cru bien faire, en ne vous jetant pas à l'eau tout d'une poussée; on a eu tort. Vous y auriez gagné de savoir nager.

LXXXIX

La jeunesse plaît moins quelquefois par ses qualités que par certaines faiblesses, qu'il faudrait doucement réprimer, qu'on a le tort d'encourager et qui se nomment, par

exemple, prodigalité, amitié facile, témérité, ardeur au plaisir; tous défauts brillants chez l'adulte et vices incurables chez l'homme fait, grains de beauté sur un jeune épiderme, pustules sur un visage ridé.

XC

L'âge mûr a pour lui l'expérience; et c'est beaucoup. Mais croyez que la jeunesse a de bien plus grandes facultés, qui lui viennent d'un sang riche et ardent, d'un organisme vierge encore de tare ou d'usure. Avec de tels moyens, pondérés par une raison précoce, est-il objet humain qu'elle ne puisse atteindre ? Les héros sont jeunes, au temps des grandes choses qu'ils accomplissent : tel est leur plus bel attribut, et le meilleur et le plus fécond. Ce sont, en de vigoureux corps d'adultes, de fermes esprits tout neufs et bien équilibrés. Jeunes ont été les demi-dieux de la guerre et de l'art, et Alexandre, et César, et Raphaël, et Condé, et Mozart, et Géricault, et Bellini, et Schubert.

Jeunes comme lui, étaient les lieutenants de Napoléon; jeunes aussi sont-ils morts pour la plupart. Ayant cueilli toutes les palmes, ayant épuisé toutes les gloires de la vie, qu'auraient-ils fait de plus, que déchoir ?

XCI

La jeunesse, croyez-vous, manque d'esprit de suite. J'ose prétendre qu'elle en a beaucoup. « Aimerai-je aujourd'hui ? » telle est la question qu'au réveil elle se pose à elle-même, chaque matin; et la journée se passe à la résoudre.

XCII

Faust évoque Satan et, s'étant donné à lui moyennant l'accomplissement d'un souhait, réclame celui des biens qui les comprend tous : la jeunesse.

Heureuse, en effet, est la jeunesse, mais sotte, puisqu'elle ignore son bonheur, prodigue par surcroît, étourdie, téméraire,

absurde. L'occasion, les faveurs, la fortune courent à sa rencontre : elle les dédaigne; si l'argent tombe dans ses coffres, elle le gaspille; de l'amour qui lui sourit, elle fait son jouet. Elle est heureuse. De quoi ? D'abuser, sans nul doute.

Enfuie, nous la rappelons en vain et la pleurons. Pourquoi ces larmes que chacun lui donne? dans quelle vue souhaiterions-nous son retour ? serait-ce pour faire mieux que nous n'avons fait? Soyons sincères : nous voudrions redevenir jeunes pour faire encore la fête et recommencer les belles folies d'autrefois. Honte à qui me démentira!

Mais il y a plus et bien mieux, pour l'homme, en cette saison bénie. C'est que *le corps ne lui est d'aucun poids*. Ni la faim, ni la marche, ni les veilles ne sont encore pénibles. Est-ce qu'on a faim à vingt ans, et connaît-on la fatigue ?

Oh ! délice ! être jeune, et suivre dans la plaine
Le grand fauve affolé par les chansons du cor;
Rire, aimer, chevaucher éperdu, hors d'haleine,
Sentir son front de glace et galoper encor :

C'est le plus bel emploi des vingt ans, c'est la vie !
Qu'importe, après cela, qu'elle nous soit ravie
Au matin ? Les plus doux instants sont les plus
[courts[1]....

La machine humaine fonctionne alors à miracle, battant-neuve, légère, véloce, sans heurt ni défaillance. Vous abusez de votre tempérament ; et le tempérament vous fait généreusement crédit de quinze bonnes années avant de vous faire payer la note des excès commis. Puis, le quart d'heure arrivant (celui de Rabelais et du médecin), ô douleurs, rhumatismales et autres ! ô arthrite ! ô lumbago ! Oh ! que n'ai-je encore vingt ans ! — Pourquoi faire ? — Eh parbleu ! pour faire de même.

XCIII

Qui veut arriver, part du pied gauche et à point. Pour n'avoir pas été sur *le Borda*,

1. D'un poète mort jeune et inconnu. — Cette morale n'est point la nôtre, à l'heure du moins où nous écrivons ; c'est celle du bel âge.

celui-ci s'est vu arrêté dans la carrière maritime ; quelque autre a échoué au théâtre, pour n'être point passé par le Conservatoire. Tout père de famille qui a su discerner les aptitudes de son fils, est coupable s'il ne lui met, le pouvant, le pied à l'étrier. Or, le pied à l'étrier, c'est la bonne école, le bon départ.

XCIV

Voulant arriver, fais ton plan de voyage, dès la première heure, et sache dire : Tel jour, je serai là ; à telle date, je ferai ceci ou ferai cela. La part faite de l'obstacle et des contre-temps inévitables, tu ne seras guère arrêté, si tu persévères.

On se ferait scrupule, pourtant, de conseiller à chacun l'activité constante et de montrer à tous la même voie. Celui-ci est actif dans sa flânerie et ne parviendrait à rien sans le libre loisir, tandis que celui-là va filer droit, sans étapes ni répit. Savoir où l'on tend, telle doit être la règle ; les moyens,

après cela, peuvent être divers : ils le sont peu.

XCV

Moitié poussé, moitié te poussant, tu atteindras le but. Arriver sans le secours d'autrui serait le suprême mérite et la plus noble satisfaction ; mais c'est l'impossible.

XCVI

Des protecteurs vous sont nécessaires, et vous faites appel à tous. Naïf ! n'en ayez qu'un, et qu'il soit le bon.

Celui-ci vous accompagnera dans vingt bureaux, vous présentera à mainte belle dame ; et ses éloges vous rendront confus, vous tiers présent. — « Ah ! Monsieur, pour tant d'obligeance, que de grâces !... » Oui, mais entre deux portes, en prenant congé et comme vous revêtiez votre pardessus, le digne homme a mis partout un *post-*

verbum à sa recommandation : — « Un étourneau, vous savez, mon petit protégé..... un parasite gluant, que je n'ai pas su éconduire. Rien à faire. »

Cet autre vous a tiré du néant, en se promettant bien de vous y replonger à la première velléité de succès. Il a un fils qui suit la même carrière que vous, et que vous devez vous étudier à ne jamais distancer.

Le troisième a une fille encombrante et qu'il vous destinait en mariage. Et voilà qu'en un dîner, où vous figuriez, à votre insu, comme prétendant déclaré, après la bombe et l'ananas, en lampant une gorgée de champagne, vous avez dit étourdiment : « Me marier ! Ah ! jamais de la vie !... » — « Rentre sous terre, serpent que je réchauffais dans mon sein !... » Quinze jours plus tard, vous êtes stupéfait d'une disgrâce qui vous arrive, terrible, éclatante... et méritée. Que n'aviez-vous deviné le motif du bon vouloir qu'on vous témoignait !

XCVII

Derrière l'ambitieux, il y a le plus souvent une femme enragée de vanité, qui chaque soir endort son mari dans un rêve présomptueux, et chaque matin le pousse à la sollicitation.

XCVIII

Ambitieux, il faut l'être pour parvenir, mais en suivant la juste voie, qui est la seule normale et droite. Si tu ne prétends à rien, quelle montre feras-tu de ta valeur ? La renommée a bien une trompette, mais point de lanterne, pour aller à la découverte du mérite qui se cache.

XCIX

Une équipée, qui leur a fait perdre leur premier emploi, a été pour quelques-uns le point de départ d'une belle et libre carrière.

Tel qui aurait végété dans le professorat, a de bonne heure rendu la férule et s'est improvisé écrivain. Mais le succès ne justifie cette audace que pour ceux qui, à bon droit, se sont sentis supérieurs à leur condition. Le coup de tête alors s'appelle d'un autre nom : c'est le bon parti. Encore faut-il du bonheur et de l'aide pour se dégager de l'ornière des débuts.

C

Avec certaine moyenne d'honnêtes aptitudes, on peut faire bonne figure dans les affaires, dans l'administration, dans l'armée, dans la magistrature et même au Parlement. En art et en poésie, il faut exceller ou cacher le fruit de ses veilles.

CI

Un homme sans talent ni beaucoup d'appui, s'est vu porté à de grands emplois. Et tout le monde de dire : « Il est né coiffé, ou

quelque diable l'a poussé ; car, pour des qualités, on ne lui en connaît que de négatives. »

Négatives, soit, mais précieuses sont ces qualités, si elles se nomment discrétion, prudence, rectitude de sens et modération. Et voilà tout juste de quoi n'être intrus nulle part.

Un bon estomac a fait la fortune de quelque autre. Ne vous récriez pas. Embarrassé d'un choix, Napoléon n'a-t-il pas dit, un jour : « Prenons celui-ci qui n'est jamais malade? »

CII

La curiosité est proprement le ressort et l'aliment de la vie, par l'intérêt dont elle la soutient. Gardons-nous d'en médire.

Elle inspire nos goûts de lecture, de voyage, d'exploration, de guerre et même d'amour, pousse les bons esprits vers l'étude et les dissipés vers le jeu, la débauche et les spectacles frivoles.

La bien diriger, en un jeune homme, doit être le grand effort de toute sérieuse éducation.

CIII

L'ennui, ai-je pensé bien souvent, est cause du malaise d'un grand nombre. N'est-ce point par ennui qu'on se détourne du sain et du beau, que l'on court à la farce idiote, au spectacle uniquement fait pour les yeux, que l'on aime ce qui ne vaut pas d'être aimé? Par ennui encore, ne spécule-t-on pas, ne se laisse-t-on pas dériver au courant des entreprises de hasard, ne se jette-t-on pas dans les intrigues, d'où, pour sortir heureusement, on se démène et se surmène? La carrière droite à parcourir, le but honorable à poursuivre nous exempteraient de langueur, tout en nous laissant du loisir. Un labeur mesuré, une marche réglée, une vue sereine des choses et de leurs justes proportions, tels seraient les préservatifs du dégoût et de l'égarement qui le suit.

CIV

Intéresse ta vie, propose-lui un but utile et, s'il se peut, agréable; sinon la vie se détachera de toi, et bien plus tôt que tu ne te détacheras d'elle.

CV

Si tu n'as pas, en ce monde, de but à poursuivre, quel personnage y fais-tu, si ce n'est figure de flocon végétal, d'atome organisé, qui attend l'influence extérieure pour rouler et voltiger?

CVI

A qui s'élève par son mérite, chacun devrait faire fête; et mieux encore, quiconque a de la rectitude de cœur devrait se réjouir de cette juste réussite. Un tel sentiment comporte, hélas! trop d'humanité pour être vul-

gairement humain. Et que d'épines sous les fleurs que l'on prodigue aux héros!

J'embrasse mon rival; mais c'est pour l'étouffer.

Plus d'une fois (c'est elle-même qui l'a dit) la Patti a trouvé des lingots de plomb dans les bouquets qu'on lui jetait à la tête. Quand il ne se trouvera plus de main pour scier traîtreusement la corde de l'acrobate acclamé ou les sangles de la selle du jockey favori, quand la lâcheté anonyme ne dressera plus de guet-apens sur la route du succès, le progrès moral sera bien près, je crois, d'être réalisé, ou peut-être les temps seront-ils accomplis.

CVII

Pâlissez sur les livres, brûlez vos yeux aux lueurs de la lampe et à la flamme du creuset, travaillez obscurément aux plus grandes choses, préparez la victoire, sans en recueillir les fruits : pour le vulgaire, qui n'apprécie que ce qui réussit, vous n'avez rien fait

CVIII

Parole consolante et vraie d'un homme qui avait manié bien des hommes et occupé de grands emplois; et c'est de lui-même que je la tiens :

« La grande habileté, pour arriver, c'est d'être honnête. On perd du temps, on va d'abord moins vite que les intrigants; on finit, malgré tout, par leur gagner des relais, et l'on se maintient. »

CIX

Seul au monde, sans autre ressource qu'une instruction solide, s'étant proposé un but et le poursuivant sans défaillance, un homme allant ainsi droit son chemin est un beau sujet d'étude et donne un noble exemple. Il est instruit, il a la sagesse, la ténacité, la vigueur physique avec la santé morale : il arrivera, Dieu aidant; son ferme et honnête propos lui fera éviter mille obstacles. Il ne compte

que sur lui et, attendant tout de lui-même, travaille et s'évertue sans relâche. Voulez-vous le voir dès le départ, et vous plaît-il le suivre jusqu'à l'arrivée ? Attendez que je vous le montre ; et vous me direz tout à l'heure si cet humble héros ne vaut pas à lui seul beaucoup de héros des temps anciens.

Artiste ou écrivain, homme de loi ou savant, il s'est donné, dis-je, une carrière à parcourir ; et cette carrière est une. Le moyen aussi est unique ; c'est le travail, aidé de la volonté.

Jeune, il a su déjà où il tendait, et de son temps a fait deux parts : une très grande pour l'étude, une très petite pour le plaisir. Nous le voyons d'abord appliqué au labeur ingrat qui doit assurer son pain ; et la tâche favorite le distrait à peine, en cette période d'épreuves, de la tâche mercenaire. Ne le plaignez pas. A ce début, il va gagner l'énergie, la périodicité dans l'usage de ses forces, le bon emploi du temps. Au sujet d'une partie de plaisir que vous lui proposerez, il vous

dira : « Volontiers, si je ne dois pas faire brèche à ma règle, qui est de huit heures de travail par jour. » Et ces heures de travail prévues, imposées par l'homme à lui-même, savez-vous ce qu'elles représentent? L'avenir. Va donc pour la promenade, va pour la soirée joyeuse : notre homme est bon compagnon et facile, hormis sur un point, auquel il ne faut pas toucher et qui est sa besogne quotidienne. Et ces huit heures de travail, moment sacré, série journalière et inviolable feront, trois cents fois répétées dans le cours d'une année, deux mille quatre cents heures fructueuses; elles feront le savant ou l'artiste.

Le départ est bon, n'est-il pas vrai? Il s'effectue à point; ce point est la jeunesse. Excellente aussi l'habitude prise. Notre coureur sait ce qu'il doit faire : sait-il encore ce qu'il doit éviter? Il évitera la société des oisifs, des voluptueux, des songe-creux, des théoriciens en chambre et des réformateurs de cabaret, — grands hommes sur la foi d'une coterie, toujours en gestation d'un

chef-d'œuvre et jamais primipares ; il se gardera des tristes amours qui dégénèrent en lourde chaîne, ont du mariage tous les ennuis et n'en offrent pas le plus mince avantage ; il renoncera même à se marier, avant position acquise, afin de n'être pas tenté de s'arrêter à mi-chemin de sa course ; il déclinera toute faveur qui ne serait point rémunération légitime de ses ouvrages, surtout celles du pouvoir, qui engagent plus qu'elles ne servent ; il ne s'agrègera à aucune secte, demeurera libre de sa personne et de ses actes. Les devoirs qui incombent à tout homme, même indépendant, sont nombreux : il n'ira pas à la légère en assumer de nouveaux, qui l'écarteraient de sa voie et feraient trembler dans sa main l'outil dont il a fait choix. La main ouverte pour secourir, mais libre de toute attache compromettante.

Mais avant de pouvoir se montrer secourable, n'admettons-nous pas qu'il aura bénéficié lui-même du bienveillant coup d'épaule qui dégage le voyageur des premières fon-

drières? Oui, certes; et cet appui bénévole et nécessaire, sa droiture le lui aura conquis au moment opportun. Probe et digne, le talent, à certain instant qui n'a rien de précis, entend autour de soi un bruissement, d'abord discret, de saine louange, qui grossit par degrés, se prolonge et devient enfin bonne renommée. L'envie, d'autre part, a murmuré sur sa trace : il serait dommage qu'il en fût autrement. Ne faut-il pas cette note, battant les contre-temps des éloges? Mais quoi? Rien à tondre. Le brave garçon, fils de ses œuvres, est enfant de prolétaire; aucune fange ne traîne à sa semelle; il n'a trompé ni flatté personne, n'a rien sollicité. soldat de fortune et de mérite, il est le premier de sa lignée.

Et il est jeune encore, notre lutteur. Qu'il en prenne à son aise, à l'aide de la maturité; personne n'y contredira. Son œuvre est là, en vingt toiles, en vingt volumes, en vingt découvertes, qui autorisent bien quelque loisir. La fortune lui a fait risette; il l'a bien gagnée. Les honneurs aussi sont venus le

trouver : — « Je n'aurais point frappé à votre porte, dit-il ; mais puisque, de votre gré, vous vous portez vers moi, donnez-vous la peine d'entrer. Les camarades d'enfance, après l'avoir jalousé, décrié, Dieu sait comme, s'en viennent maintenant lui demander courte échelle. — « De grand cœur, mes amis. J'ai reçu de vous autrefois de fameuses taloches, et puis encore, après le collège, plus d'un croc-en-jambe qui n'était pas de franc jeu. Poignée de main, sans rancune; et prêt à vous être agréable. » Au pays natal, sa nourrice, vieille bonne femme, vit encore : il la met à l'abri du besoin. Un sien voisin, dans les mauvais jours du commencement, lui prêta cent écus, en lui disant : « Tu n'as point de garanties, mon gars : tant pis, je te les prête; et, si tu ne pouvais pas me les rendre, je te les donne. » Or le gars a prospéré, a remboursé depuis des années, et sert encore l'intérêt de la somme à un taux royalement usuraire.

Il est maintenant, ne vous déplaise, membre de l'Institut, gros rentier, heureux père;

parfaitement heureux, s'il ne remarquait un peu de fierté en quelqu'un de ses enfants. — « Ah ! père, c'est que nous sommes fiers de toi. — Ne le soyez jamais que de ce que vous aurez fait de bon, mes amis. Et puisque nous voici aux vacances, je veux vous faire visiter le berceau de votre race, la seigneurie de vos pères. » Il les emmène au village. « Voyez-vous, leur dit-il, là-bas, sous les arbres, ce toit de chaume : c'est là que mes yeux se sont ouverts. Venez voir le manoir héréditaire, avec les terres qui en dépendent, Primitivement, le domaine était de vingt arpents ; il n'en compte plus que dix ; on en vendit la moitié pour me faire élever. Mes parents morts, j'en avais aliéné le restant, que je viens de racheter. Entrez : vous êtes chez vous, chez moi. J'ai une grande propriété en Touraine, et je lui préfère celle-ci. Dans ce bout de prairie, je menais paître les vaches, nu-tête et pieds nus ; dans ce bosquet, je dénichais des oiseaux, en un temps où je ne songeais pas encore à l'Académie. Dans l'enclos qui joint l'église, reposent nos

humbles devanciers; et c'est auprès d'eux que je veux dormir mon dernier sommeil. »

CX

A ce propos des vaillants et des opiniâtres, je me reprocherais de ne point parler ici de l'*Habit-Bleu*. C'était un étudiant pauvre, mais des plus dignes et le plus méritant, j'imagine, parmi ceux qui suivaient, il y aura tantôt vingt ans, les cours de l'Ecole de Droit de Paris. Chose étrange! quand j'ai oublié, après un si long temps, jusqu'aux noms de certains camarades que je fréquentais alors, la pâle et austère figure de celui-ci, à qui je ne parlai jamais, est demeurée dans mes souvenirs et s'en détache en relief saisissant. Je le vois encore, toujours à une même place de l'amphithéâtre, grave, attentif, ni roide, ni poseur, mais ne causant jamais avec le voisin, infatigable à prendre des notes ; puis, la leçon terminée, s'éloignant d'un pas rapide. Sa tenue était rigoureusement correcte, presque élégante ; son

linge toujours propre. En été comme en hiver, on ne le vit jamais qu'en habit bleu, toujours le même : d'où son surnom, à défaut du nom que nous n'avons jamais su. Et cet habit ne s'usait point, invariablement boutonné et d'apparence toujours fraîche. Une noble indigence a son mystère, qu'il serait indiscret de vouloir sonder ; bravement supportée, c'est plus que de la sympathie, c'est du respect qu'elle inspire.

Entre les quinze cents élèves dont se composait notre année, il est aisé de comprendre qu'on ne se connaissait guère que par groupes de compatriotes ou de jeunes gens sortis d'un même collège. Quelques tapageurs avaient leur petite notoriété ; c'était tout. Robins et carabins peuvent ainsi se trouver coude à coude, des années durant, sans s'adresser la parole ; tel est, d'ailleurs, en toute chose le train de Paris. Les étudiants de province donnent dans l'excès contraire : décide qui voudra lequel vaut le mieux. Je reviens à mon modèle.

Frêle, blond, imberbe, visage de demoi-

selle, l'*Habit-Bleu* n'avait pourtant, je vous assure, rien moins que l'air d'un petit garçon ; sous cette fragile enveloppe, on voyait un caractère. Les dehors étaient ceux de la plus parfaite éducation ; mais, pour qui savait observer, que de choses transparaissaient dans la personne de ce silencieux ! et toute l'histoire d'un malheur profond ne se lisait-elle pas en cet habit toujours neuf et de toute saison ? Fils de veuve et son unique espoir, choyé, tenu de court jusqu'à l'heure du départ pour Paris, tel était, sans nul doute, notre inconnu. Élevé en province, dans une atmosphère de sacrifice et de privations, il trouvait naturel de mener ici une vie de bénédictin, dans l'attente laborieuse d'un meilleur avenir. Est-il besoin de deviner qu'il logeait dans une mansarde, donnait des leçons au cachet, écrivait souvent à sa mère et lui faisait part de l'argent gagné ? Ah ! jeunesse ! on pardonne aisément à tes fous et à tes prodigues ; mais que dire de tes sages, et quelle palme serait pour eux assez belle et glorieuse !

Plus d'une fois, entre deux leçons de droit, j'ai vu l'*Habit-Bleu* longeant à pas comptés le trottoir et grignotant un petit pain, sans fausse honte, sans forfanterie. Il déjeunait, le vaillant garçon, en rêvant gloire et bien-être au bout de son stage de misère.

Je fus présent à l'une de ses épreuves de fin d'année. Dirai-je qu'il fut reçu *tout boules blanches?* En doutez-vous ? Et comblé d'éloges, cela va sans dire. Après l'examen, nous le vîmes qui buvait un grand trait d'eau claire, à même la borne-fontaine du coin de la Faculté. L'orgie, après le succès !

Qu'est-il advenu de ce paladin? Je l'ignore ; mais je serais ravi d'apprendre qu'il est aujourd'hui procureur général en quelque Cour d'appel. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, ou quelque chose d'approchant; ou la Providence ne serait qu'un vain mot.

CXI

Faire à ses parents une vieillesse riche et honorée : quelle joie pour un bon fils !

CXII

La sagesse consiste moins à faire qu'à s'abstenir à propos.

CXIII

Le cœur ne doit pas plus conduire la tête, que la tête le cœur ; ils ont à se concerter pour toute résolution qui veut être bonne et sensée.

CXIV

La nature ne produit rien par saccade. Il nous la faut imiter, en nos entreprises, et pratiquer « cette activité, qui ne se lasse

point d'ajouter un grain de sable à un grain de sable[1]. »

CXV

La connaissance des rapports, des proportions et de la juste mesure des choses, est la grande étude à poursuivre. Ni le talent ni l'esprit ne prévalent contre ce robuste bon sens qui mène tout droit son homme au but proposé et le préserve des quotidiennes embûches.

CXVI

Il y a peut-être plus de peine à conserver une situation qu'à l'acquérir.

CXVII

Celui qui va combattre n'engage point toutes ses troupes à la fois, sait se ménager

1. Schiller.

une ligne de retraite. Bon lièvre a plus d'un gîte, et bon rat plus d'un trou. Il faut de même une réserve à qui spécule. Les regrattières ne mettent pas tous leurs œufs dans le même panier.

CXVIII

Quand une affaire est mûre, c'est vivement que vous devez la terminer, et ne point laisser le temps aux petites influences de se jeter à la traverse. Et, si elle traîne, croyez que le succès en est bien compromis. Soyez, avant tout, secret dans la négociation qui réclame de longs délais ; puis, au moment précis, achevez et concluez rondement.

CXIX

Quiconque fait les choses à grands frais, se ruine. Une telle pratique ne convient qu'aux États, puisqu'il est admis que plus

un État s'endette, plus il est riche (C. Q. F. D., toutefois). Le particulier qui veut fonder, édifier, doit prendre exemple du paysan.

Vous, — rentier qui projetez de bâtir, — êtes impatient de voir s'élever dans l'air la maison dont le plan vous agrée ; en vue de quoi, vous exigez qu'on abrège les délais, que les travaux soient rapides. « J'emménagerai, avez-vous dit, au bout de six mois ». La belle chose que dompter le temps ! ne pas attendre, voilà qui est royal ! Mais vous n'êtes qu'un bourgeois, mon ami, et vous saurez bien vite ce qu'il en coûte de brûler les étapes et de singer les rois. Voulant jouir tôt, c'est dans la voie des grands frais que vous vous êtes lancé ; une fantaisie en appelle une autre; vous ne vous arrêterez plus.

Voyez, au contraire, cette fourmi, cette abeille industrieuse qui se nomme le paysan. Sa masure tombe en ruine, force lui est d'en construire une autre, plus saine et plus commode. Il a bien quelque monnaie dans un pied de bas, mais bâtir coûte gros :

que va-t-il faire? Deux années durant, aux moments perdus, il ira avec son char à bœufs chercher des moellons à la carrière et du sable au ruisseau ; il trouvera dans sa prairie vingt peupliers qu'il y planta lui-même et qui ne lui coûteront rien ; les vieilles tuiles serviront au nouveau couvert : elles valent mieux que les neuves ; il utilisera les vieilles ferrures, servira les maçons, aidera les charpentiers, nourrira que bien que mal ses ouvriers, — gens qui trouveraient à redire à votre cuisine et n'ont jamais un reproche à faire à celle du laboureur. Pour les charrois, trente voisins s'offriront avec leurs attelages ; une ripaille les payera et les rendra contents.

La maison sort de terre, grandit. En voici déjà la moitié en longueur, avec des pierres d'attente pour le surplus. « Arrêtons et reprenons haleine, dit ici le pied-terreux. Voici toujours de quoi me loger avec Jeanneton, mes grains et mes bœufs ; un peu à l'étroit, j'en conviens : mais qui vivra verra. Si j'ai deux bonnes récoltes de suite, je

verrai à retourner à la carrière et au ruisseau, afin de m'agrandir du restant. »

Et ce qu'il dit, il le fait. Il a peiné pendant une semaine d'années ; mais il se trouve, à la fin des fins, qu'il a bâti, sans métaphore, une *demeurance* solide, spacieuse et dont plus d'un citadin se contenterait. Le maraud n'a pas eu besoin d'apprendre l'anglais, pour savoir que *times is money;* et il reste encore des écus dans sa chaussette.

Je ne préconise de la recette que ce qui est accessible à chacun, savoir : la temporisation, le calcul en matière d'entreprise, le rhabillage intelligent de ce qui peut encore servir. Et ne rejetez pas l'objet démodé, par cela seul qu'il est démodé. Les vieux meubles dureront encore, que ceux du bon faiseur actuel tomberont en poussière. On en peut dire autant des étoffes : les anciennes ne prennent jamais fin; les nouvelles s'effrangent dès la première semaine, et n'en coûtent pas moins.

Et la représentation, cet autre fléau de nos

mœurs vaniteuses, qu'en pourrais-je dire, que tout le monde ne sache ? Mais, que sert de savoir, si l'on ne pratique ? Autrefois, quand on recevait ses amis, on ajoutait un entremets au menu ordinaire, une rallonge à la table ; et l'on versait du meilleur de son cru : je parle des gens de moyenne condition. C'était le bon temps et la bonne manière. Faire encore de même, on n'oserait ; aussi ne reçoit-on plus guère, parce que traiter est coûteux, ainsi du moins que l'on traite aujourd'hui. Construisez donc des palais, paradez, représentez, faites les choses à grands frais, pour ensuite ne pouvoir pas doter vos filles.

CXX

Pour réformer, beaucoup plus que pour fonder, courage, habileté, patience et largeur de vues sont nécessaires. Bâtir en terrain nu est facile ; mais démolir un angle de maçonnerie, sans ébranler le logis que l'on restaure ; étayer un étage, pour en renou-

veler la base ; dénicher des hiboux et des rats, qui menacent de vous sauter aux yeux et tiennent à leurs plâtras comme les verrues tiennent à la peau, c'est à quoi il faut du coup d'œil et des précautions. C'est besogne double et délicate que nettoyer une situation.

CXXI

L'expérience est le fruit amer du malheur; mais ce fruit, tous les malheureux ne savent pas le cueillir.

CXXII

En toute affaire, médite combien de partis sont à prendre, et lesquels. Et ce n'est pas toujours le plus profitable que tu dois choisir, mais bien l'honnête parti qui concilie ton intérêt avec celui des autres. La vie est faite de concessions, et le souverain droit n'est que trop souvent souveraine injustice.

CXXIII

En un système de précautions, rien n'est à omettre, ou votre organisation est vaine. Un chaînon usé rompt la chaîne ; un fort mal gardé livre la place, une fissure rend l'écluse inutile ; un soupirail dégarni laisse ouverte la maison.

Rapportez ceci à l'état de défense morale. La sécurité n'est qu'aux vigilants.

CXXIV

Une chose à la fois, fort bien, mais quotidiennement un coup d'œil et, s'il se peut, une poussée à chacune de nos affaires.

CXXV

Cherche à dénouer une difficulté, plutôt que de la rompre ; mais il en est d'insolubles et qu'il faut trancher vivement.

CXXVI

En tout, la main légère : dans le commandement, dans la négociation, dans l'amitié, voire dans la rigueur. Et ceci n'exclut point la fermeté.

Mais ayant, par exception, à frapper un grand coup, tape dur; et la douce règle n'en est que mieux confirmée.

CXXVII

Diplomate en ta propre affaire, tu es sans reproche; en celle d'un autre et sans mandat, tu es un intrigant.

CXXVIII

Il importe à une conduite sensée de ne point se payer de mots, d'écarter le sentiment du terrain des affaires. Ne faites point l'affaire, si elle paraît louche au miroir de la morale; mais l'ayant entreprise comme licite

et utile, qu'aucune considération ne vous en détourne. Si vous voulez prendre l'avis de chacun, vous ne ferez jamais rien.

CXXIX

Sois en garde contre les donneurs d'avis : l'espèce en est commune ; et tel qui a mal géré ses propres affaires, sera le plus prompt à te conseiller. As-tu l'expérience et l'âge d'homme : tu dois savoir où tu vas.

CXXX

Gardez-vous, comme de la peste, de certaine variété de mauvais plaisants que je nommerai volontiers des montreurs d'ours.

Le conducteur ordinaire de ce fauve est un honnête montagnard, qui joue du tambourin et maîtrise la bête à l'aide d'un anneau qu'il lui a passé dans le nez ; à l'anneau pend une longue corde. — « Monte à l'arbre, dit-il à son élève, et tu trouveras tout en haut des pommes qui sont bien

meûres. » L'ours bien stylé ne se le fait pas dire deux fois, grimpe et ne trouve rien.

Votre bourreau, sans autre anneau que la confiance qu'il a su vous inspirer, sans autre ficelle que la persuasion, vous amène à croire que Mme de K... raffole de vous, que vous êtes joli à faire scandale, que telle bonne affaire est à qui veut l'entreprendre, qu'il y a des marrons au feu et que la braise ne brûle pas. Vous y allez bon jeu bon argent : la dame vous fait cravacher par ses gens, vous perdez une grosse somme dans l'entreprise, et vous vous brûlez les doigts à tirer des marrons que mange votre conseiller. Tout le monde rit. Vous vous fâchez, et n'en êtes que plus ridicule. Vous êtes monté à l'arbre, et vous en descendez plus bête que Martin, qui, lui du moins, ne cède qu'à la contrainte et ne se fâche jamais.

CXXXI

« A mauvais jeu, bonne mine » : la devise est bien française.

L'impétuosité est le brillant ressort d'un coup de main, un joli feu de paille. Préférons-lui le courage calme, qui jamais ne se dément.

CXXXII

Aie le courage de tes convictions, de tes amitiés, de tes haines; et je te proclame homme courageux.

CXXXIII

Il est beau de faire tête à l'orage, de se conduire en Caton, de sauter avec son navire, plutôt que de baisser pavillon, de s'ensevelir sous les ruines d'une juste cause.

Au chef de famille le meilleur est de prévenir et de détourner, s'il se peut, les coups du sort et de la malveillance. Le véritable héroïsme n'est violent qu'à bon escient.

CXXXIV

Que la vertu soit rare, en doutez-vous ? Mais combien plus de réfractaires elle compterait, sans le secours de deux pourvoyeuses actives, qui s'entendent à merveille à lui faire des adeptes et qui se nomment crainte et nécessité! La première veille aux apparences, l'autre maintient le fond.

CXXXV

Une vertu existe, ennemie de la violence et du bruit, et qui fait presque des sages de ceux qui la possèdent. Prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont, accepter le fait accompli, savoir pressentir l'orage, sauver d'un désastre inévitable tout ce qui en peut être sauvé, se contenter d'une honnête médiocrité, composer avec la force, tout en résistant à l'injustice : en cela consiste la rare vertu que je vous souhaite,

dont je voudrais être loti, et qui n'est autre que la modération.

CXXXVI

C'est déjà faire bel éloge d'un homme que de pouvoir dire : il n'a jamais nui à personne. L'obligeance maladroite vous jette quelquefois dans l'abîme d'où elle cherche à vous détourner; de quoi vous êtes tenu de l'absoudre, voire quelquefois de la remercier.

CXXXVII

La plus belle parure d'une vie, la meilleure enseigne des vertus privées, c'est la dignité. Et il n'est pas nécessaire, pour être digne, d'avoir la fortune ou le rang : non. Vous pourrez rencontrer cette chose inestimable dans un ménage de bûcherons, et ne la trouverez pas quelquefois chez des princes.

CXXXVIII

L'Espagnol, dont les vins sont exquis. est buveur d'eau; et il n'est pire ivrogne que celui qui n'a pas de vignes. Le montagnard ne voit autour de lui que cascades et torrents, et ne se lave pas. Femme adorée n'aime guère. Enfant gâté n'est point affectueux. A Pénélope gentille, mari infidèle. — Dieu soit loué, qui fit rares les bonnes choses, puisque l'abondance en avilit pour nous la qualité.

CXXXIX

Nommez ce qui est le plus facile de sentir, le plus malaisé de définir; à quoi tout le monde aspire et que peu de gens possèdent; que l'on va chercher bien loin, quand on l'a tout près de soi; que l'on rejette acquis, l'ayant désiré absent; que l'on paye frelaté bien cher, quand la bonne qualité en est à bas prix; que corrompt le soupçon, que dé-

truit la cupidité, que l'analyse fait évanouir : vous aurez nommé le bonheur.

CXL

Le grand bonheur est d'être aimé.

— Oui, vraiment, pour qui aime. Encore est-ce du bonheur que d'aimer sans retour.

CXLI

Se promettre du plaisir, l'inscrire au programme d'une partie projetée, est beaucoup présumer de la chose la plus volatile, la plus rebelle au commandement qui soit au monde.

Il me souvient d'une jeune fille chez qui se donnaient quelques sauteries, et qui nous disait fort innocemment, la veille d'un bal : « Nous allons bien nous amuser. » La joie était à l'ordre du jour ; et l'on ne s'amusait pas du tout.

Accueillez-le comme il vient, ce feu follet de nos grises ténèbres ; ne courez pas après.

CXLII

Si les poètes ne nous gâtaient pas la poésie, et les femmes l'amour, et les paysans la campagne, et les voyageurs le voyage, et les amis l'amitié, la vie serait trop douce.

CXLIII

« Flamme qui brûle et ne se voit pas, blessure qui accable et n'est point ressentie, satisfaction pénible, douleur qui affole et n'est point lancinante, irrésolu et décidé, solitaire dans la foule, mécontent de ce qui le flatte, croyant se gagner quand il se perd, captif volontaire, humble serviteur de son vaincu, loyal avec qui l'assassine, — tel est l'amour [1]. » Un plus grand clerc que moi l'a défini ainsi.

1. Traduction littérale de la première partie d'un sonnet de Camoëns.

CXLIV

Une matière que l'on croit avoir épuisée en littérature et sur laquelle il reste à écrire des milliers de volumes, est l'amour. Je n'en veux rien dire ici, si ce n'est qu'il est la grande affaire de la vie : je parle sérieusement. Frivole, il nous diminue ; indigne, il nous perd ; avouable, il nous fixe dans les voies de l'honneur et de la droiture.

CXLV

Le premier amour est chaste, désintéressé, chevaleresque. — Enfant, goûte à longs traits et savoure la vierge liqueur. Tu pourras aimer encore ; mais cette pureté, tu ne l'auras plus.

CXLVI

Un homme riche, même jeune et beau, n'est jamais assuré, en bonne fortune, d'être

aimé pour lui-même ; à quoi le gueux n'a pas à se méprendre. La pauvreté a de ces compensations, qu'elle doit savoir apprécier.

CXLVII

Vieillir n'est rien pour un amoureux impénitent, s'il a pu garder taille fine autour d'un cœur toujours jeune. Le corset, les teintures, les artifices dont il se restaure, n'abusent certainement que lui-même ; toujours est-il qu'elles le trompent et le consolent. Mais se voir alourdi, engraissé, perclus, quand on a été brillant jeune premier, quelle disgrâce ! Que faire alors ? Conter ses prouesses d'autrefois ? On prêterait à rire. Pauvre vétéran du guilledou, un seul réconfort s'offre à toi : celui des souvenirs discrets, si mieux tu ne cherches le refuge du repentir.

CXLVIII

Oh ! les attardés de la vie, vieux libertins, vieilles coquettes, vieux étudiants, vieux dé-

butants, que vous faites peine à voir, invétérés dans les folies qu'excuse et rend charmantes la seule jeunesse!

Et vous, roquentins déplumés, mûres ingénues, visages fardés, têtes blanchies qui vous teignez en noir, désespérés du respect que vous alliez peut-être inspirer, qui donc pensez-vous tromper? Vos cosmétiques et votre fard peuvent bien aux chandelles cacher six mois de votre âge, quand ils ne vous font pas plus grimés; vus de près et reconnus, ils vous vieillissent sûrement, dénoncent votre faiblesse et mettent en fuite les sympathies qui se portaient vers vous.

Un despote existe, dont on ne saurait éluder la loi, et que M. Leconte de Lisle trouve gentil de nommer encore Kronos. Son sceptre est une faux; son globe, un sablier. Ce brutal nous frappe, chaque jour, d'un coup dont la trace est indélébile; ce tyran nous a marqué d'avance les époques de tout plaisir et de toute entreprise.

CXLIX

« Mariez-vous, écrivait Tourguenef à un ami, voilà l'indispensable. » Où Rabelais s'est gardé de conclure, le romancier russe affirme, à bon droit. En quoi, d'ailleurs, ce sont les vieux célibataires qu'il faut écouter, et qui tous conseillent le parti qu'ils n'ont pas su prendre.

CL

Un avocat bègue, un danseur unipède, un tambour manchot vous étonnent ; un marin qui ne sait pas nager vous paraît invraisemblable. Et vous trouvez naturelle et plausible l'union en justes noces de deux êtres qui ne s'aiment pas.

CLI

Un défilé nuptial a toujours le privilège d'égayer les regardants quand il ne leur ins-

pire pas des lazzis saugrenus. La chose, en soi, est-elle donc tellement folâtre? La vie conjugale n'est pas un opéra comique : pourquoi, dès lors, quand vous associez deux existences, les conduire au sacrement sur un rythme de gavotte ou de menuet?

Je ne critique pas, bon Dieu! la cérémonie des noces. Il faut bien festoyer selon les usages; et ceci est indifférent. C'est le peu de précautions dont on entoure le mariage qu'il faut blâmer, et surtout l'acheminement trop bref qui le précède. Pour changer un iota aux errements consacrés en la matière, ce sont nos mœurs, je le sais, qu'il s'agirait avant tout de modifier; et la réforme n'est pas près de se faire. Mais qui m'empêchera de dire quelle pourrait être cette réforme, et de conseiller, par exemple, les façons d'agir de la libre Amérique ?

A Philadelphie, à New-York, un gentleman qui veut prendre femme a d'abord vu au temple ou à la promenade le groupe des jeunes filles parmi lesquelles il compte faire un choix. Son premier dévolu jeté, il s'en-

quiert de la parenté, des habitudes et qualités de la personne qu'il a distinguée, et, satisfait, sur ce premier point, se fait présenter ouvertement à titre de prétendant. Dûment accrédité, il est admis à faire sa cour. D'entrée de jeu, on l'invite prendre le thé, on lui permet de s'isoler avec la jeune fille, en un coin du salon. Trois mois, six mois durant, il se rendra aux réunions de famille et *flirtera* en conscience, sans être le moins du monde dérangé dans ses hommages discrets.

Au bout de quelque temps, si l'un des jeunes gens a compris, ou si tous deux ont éprouvé que leurs caractères ne s'accordent point... rien de fait. L'essai a été loyal, chaste, irréprochable ; l'attentif salue, prend congé et va se mettre ailleurs en quête.

Mais, au contraire, l'entente s'est-elle révélée entre le damoiseau et la future : les parents de celle-ci, s'ils sont eux-mêmes favorables au projet d'union, accordent les grandes entrées, autorisent la promenade à deux, en voiture, au grand jour et même au clair de lune. Notez que le soupirant n'est

pas encore décidément agréé : c'est l'épreuve qui se prolonge et dont on veut bien étendre les facilités. Les intéressés peuvent toujours se dédire ; et le stage ainsi continué n'a rien de choquant pour ces braves Américains.

Et (circonstance à remarquer), il n'y a pas d'exemple de jeunes filles mises à mal ou dont on ait abusé, à la faveur de pareilles sorties. Si, par impossible, tel événement se produisait, toute la jeunesse de la ville s'en irait provoquer le ruffian qui aurait joué sa vie à ce coupable jeu.

Coutumes franches, hospitalières et grâce auxquelles, toutes paroles échangées, les fiancés se connaissent autant qu'il est possible.

Enfin, autre détail à savoir et qui a son importance, les jeunes filles sont mariées sans dot.

Peut-être les choses se passent-elles de même en quelques contrées d'Angleterre, mais je n'en répondrais pas.

CLII

La stricte raison n'a qu'une part légère dans les jugements des femmes. Elles veulent être persuadées, plutôt que convaincues : et que sert alors de prouver contre elles? En toute cause, le plus faible argument a chance de les toucher, non le meilleur. Où vous avez craint d'être condamné, c'est un acquiescement qu'elles vous donnent. Vous faites appel à leur tête : c'est leur cœur qui décide. Faites-en, après cela, des électeurs et des juges.

CLIII

Le goût de la parure est un droit pour la femme, je dirai presque un devoir; à l'égard de quoi, toute critique venant d'un homme est sotte et malvenue.

— Mais, bon enfant, c'est pour nous plaire qu'elles se mettent en frais; et tu le trouves mauvais! Vas-tu te plaindre de ce que la

mariée est trop belle ? Plaire à tous, entends-tu bien, elles ne tendent à rien moins, en leur bon vouloir égalitaire. La duchesse, dans son landau, est sensible à l'admiration naïve du piéton qu'elle croise; et, plus un cavalier est magnifique, plus vive est l'œillade que la paysanne lui détache.

CLIV

Vous passez dans un bois et rencontrez, par hasard, au détour de quelque sentier perdu, une pauvre charbonnière. Du plus loin qu'il vous aperçoit, voilà ce rebut qui se redresse, se compose, vise à vous plaire sous son charbon. Et vous, bonhomme, mettez une malice complaisante à l'arrêter, la retenir, lui dire qu'elle est charmante.

Qu'elle vous ait cru sincère, n'en doutez pas ; elle vous trouve de plus fort aimable, et homme de goût s'entend.

CLV

Une femme souvent n'a pour plaire que son esprit, et en use. L'esprit fait moins de jaloux que la beauté ; on le redoute aussi, parce qu'il sait se défendre.

CLVI

— « Quand on est laide, il faut savoir se venger de sa laideur, disait la femme d'un magistrat.

— « De quelle façon ?

— « Vous en demandez trop. Ceci est affaire à chacune. »

Or le secret de la laide qui émettait cette proposition comminatoire, nous l'avons su. Dès son arrivée dans une résidence nouvelle, elle tendait ses amorces, faisait quelques frais de coquetterie. Partant de là, elle ménageait les hommes qui avaient tout d'abord mordu à l'appât ; les autres, elle se faisait un jeu de les séduire et de les désespérer ; à

quoi elle ne réussissait que trop bien, la sirène.

CLVII

On reconnaît plusieurs sortes de laides, parmi lesquelles : la laide simplement laide, la laide antipathique, la laide sympathique, la laide spirituelle, la jolie laide (défectueuse par le détail, agréable par l'ensemble), la laide qui se venge et la laide *qui n'a pas étrenné*. Très dangereuses, ces deux dernières, si l'on n'y prend garde. Aveuglé par l'aveugle petit dieu sur les défauts de la ligne et du galbe, votre goût se leurre lui-même et se déprave ; vous voyez le beau où il n'est pas, et vous vous éprenez éperdument de sa contrefaçon. Or, quand une de celles-ci inspire une passion, malheur au cavalier qu'elle a féru ! Ce n'est pas *Vénus tout entière à sa proie attachée*, — il n'y aurait que demi-mal, — mais bien Tisiphone se donnant pour Vénus, et ne desserrant plus ses griffes.

CLVIII

Celle-ci a les yeux verts, les cheveux roux, la taille longue, les mains et les pieds forts ; elle est laide, et elle est charmante. Pourquoi ? Parce qu'elle est charmante, et c'est assez dire.

CLIX

Quand la société des femmes n'aurait d'autre utile effet que de nous rendre plus dignes, plus mesurés, plus corrects, nous devrions la souhaiter en toute occasion. C'est fortune inestimable à un homme et dont le bienfait l'accompagne partout, que d'avoir été bercé sur les genoux d'une femme intelligente.

CLX

Un homme d'esprit vaut deux hommes ; un homme impassible et de bon sens en vaut quatre.

CLXI

Épreuve de la subtilité. — On presse Babet de se marier. Elle a répondu que parmi tous ses amoureux elle voulait choisir le plus madré ; à quelle fin elle s'est rendue à certain carrefour où l'on danse, le dimanche, où les garçons content fleurette aux filles, où les filles font des niches aux garçons.

Nicaise le premier la salue. Elle fait quatre pas avec lui, marchant à sa gauche ; puis sournoisement, à main plate, contournant la tête du compagnon, lui donne une taloche sur la joue droite. Le gars se tourne du côte de l'attaque et ne voit personne. — « Bon ! dit-elle. En voici un qui n'a pas volé son nom. Niaiserie parfaite. Un de retranché. »

Avec Lubin, même jeu. Lubin est finaud, ne cherche point qui l'a touché. — « Si c'est une avance, la belle, dit-il aussitôt, je ne recule point. » — « Demeurez où vous

êtes, monsieur l'empressé. Vous connaissiez la feinte, et ceci ne prouve rien. Je demande à voir autre chose. »

Voici le tour de Maclou, qui n'est point sot, mais qui a grande estime de lui-même. Celui-ci ne regarde ni à droite ni à gauche, mais se consulte. — « On voudrait me faire croire que vous me cajolez, gentille Babet, dit-il. C'est Rose, bien sûr, qui veut me monter la tête et qui m'a cogné. Je ne me retourne point pour si peu. » — « Vous allez plus loin que le but, répond la fille ; trop de malice vous met en défaut. »

Puis changeant de façon, Babet s'en va derrière Thibaut, se dissimule et allonge la main pour le secouer par le pan de sa veste. Mais Thibaut a vu une ombre marcher en avant, et rompant aussitôt : — « Vous avez pensé me prendre, et je vous prends. » — « Vous ne tenez rien, l'ami, dit l'autre qui s'est dégagée ; et vous avez parlé trop tôt. »

Allant, cette fois, sur les pas de Colin, elle se glisse, se pelotonne, se garde de faire de l'ombre, tend les deux bras... Colin n'a rien

vu, rien entendu, mais a deviné, et tout d'un saut la saisit par les poignets, fait volte-face et l'embrasse sans compliment. — « Voici, pour le coup, notre homme, dit Babet. »

Ce petit conte a sa moralité. Chacun des prétendants y montre la finesse à l'un de ses divers échelons. Je ne dis rien de Nicaise, qui est un lourdaud ; mais revoyons les autres.

Lubin s'est retourné du côté opposé à la chiquenaude ; on lui a montré la cave, et c'est le grenier qu'il a regardé. — Subtilité impaire, vulgaire ou du premier degré, dont il ne faut pas médire ; car elle suffit aux communes actions de la vie.

Maclou a raisonné d'abord comme le précédent, puis est revenu vers le point de départ, par excès de rouerie. « Le beau mérite, a-t-il pensé, d'être fin comme le plus grand nombre ! Où les autres ne font qu'un crochet, j'en fais deux. » — Subtilité double, réflexe ou du second degré. L'emploi n'en est pas toujours sûr, comme il en va de tout ce qui est compliqué.

Thibaut, le clairvoyant, déjoue la ruse, mais ne profite pas de son juste calcul, pour s'en être trop vite applaudi. — Subtilité impatiente, incomplète ou du troisième degré.

Colin s'est montré vigilant et prompt, a vu clair et pris son temps pour agir. — Subtilité parfaite, patiente, active à propos, dont le degré est notre quatrième ; et c'est la meilleure.

CLXII

En conversation, la meilleure plaisanterie est courte. Seul, l'auteur comique peut développer le plaisant ; et il n'y faut pas un talent médiocre.

CLXIII

Hors le cas de défense, ne cherche point ton esprit sur le dos du prochain. Une niaiserie nuisible se pardonne ; un trait vulnérant, jamais.

— Mais, dites-vous, le moyen d'être badin, sans être agressif ?

— Il n'est point nécessaire d'être badin. Railler, c'est toujours froisser quelqu'un, ou quelque chose tenant à quelqu'un ; et quand la matière manque à côté, railleur se raille lui-même.

CLXIV

Dans tes propos, évite toute personnalité On te fera bien assez jaser sur le compte du prochain, sans que tu en aies rien dit.

CLXV

Tel passe pour balourd, qui n'a pas voulu prendre la peine de montrer de l'esprit à des gens qui lui déplaisent.

CLXVI

Cléon est une bête : c'est vous qui le dites. Lui avez-vous donné le temps, l'avez-vous mis dans le cas de prouver de l'esprit ? Quand vous le rencontriez, lui cédiez-vous

jamais la parole ? Il n'a connu de vous que morgue et pédantisme. Sur de telles avances, il s'est boutonné ; il a bien fait.

CLXVII

La franche sottise ne veut pas être éclairée, s'entête à nier la lumière que l'on fait éclater devant ses yeux : c'est là son caractère le plus désolant et ce qui en fait un mal incurable.

CLXVIII

La bêtise, quelquefois, s'exprime avec élégance et fait illusion à nombre de gens. Il est des stupidités très correctes.

CLXIX

Parler sans cesse des choses du métier, est l'indice le plus sûr d'un esprit étroit.

CLXX

La sottise ne se révèle pas toujours au premier contact, alors, surtout, qu'un vernis d'usage et de bonnes manières la dissimule aux inattentifs. Ses manifestations, pour être en ce cas tardives, n'en sont pas moins foudroyantes. Comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, la balourdise de gros calibre éclatant dans une conversation fait dresser l'oreille et dessille les yeux des gens. — Grand Dieu ! que cet homme est sot ! vous êtes-vous écriés à la ronde. — Et sots nous-mêmes, devriez-vous ajouter, de ne l'avoir pas compris plus tôt.

CLXXI

Gardez-vous de montrer de l'esprit aux bêtes : ce qu'ils ne comprennent pas leur est souvent une injure.

CLXXII

Aggravée de bêtise, la méchanceté est intolérable. Considérez aussi qu'il y a autant et plus de malveillance chez les bêtes que chez les intelligents; et vous déciderez, tout compte fait, qu'il vaut mieux être entouré de ceux-ci que de ceux-là.

CLXXIII

Vanité et fatuité sont filles de sottise.

L'homme vain cherche à en imposer ; le fat s'en fait accroire. Lequel des deux est le plus sot ? Le fat, évidemment, qui se persuade à lui-même son imaginaire supériorité.

Les deux défauts vont souvent de pair en un même individu, et font alors un sot accompli.

CLXXIV

La louange, autrefois, voulait être attendue, conquise ; ou, tout au moins, celui qui la recherchait s'était d'abord efforcé de la mériter. Aujourd'hui on se la décerne, et le public ratifie. Vous signez vous-même votre brevet, et personne ne s'inscrit en faux. Ce qui vous aurait fait huer vous fait acclamer.

CLXXV

La vanité a deux pôles. En leur orgueil, la pourpre et le haillon sont également blâmables ; la seule modestie les fait sans reproche.

CLXXVI

Un Receveur Général se croirait outragé de quiconque le nommerait simplement Receveur ; le Receveur Particulier s'intitule

Receveur des Finances, et omet le particulier, laissant la porte ouverte à une méprise dont profitera sa vanité. Un Premier Président se fait appeler Monsieur le Premier, afin qu'on n'en ignore ; le Président de Chambre met sur sa carte Président de Cour, ne défendant pas qu'on le prenne pour l'autre. Quiconque est premier, veut bien qu'on le sache ; qui ne l'est pas, permet qu'on s'y trompe. Jeune demoiselle rayonne, si on l'appelle madame ; dame entre deux âges, par contre, est ravie d'être dénommée demoiselle ; mais ici le désir de plaire, joint à celui de paraître jeune, qui en est le corollaire, l'emporte de bien haut sur l'esprit de dignité.

CLXXVII

La pierre et la brique ont aussi leur fatuité. Quel est le village de quarante feux qui ne veut être une ville ?

« Votre village est gentil », disait un fonctionnaire, en quittant le bourg de M...,

à quelques notables qui lui faisaient escorte. L'escorte, sur ce propos, fit volte-face et se mit à chercher des pavés. S'il y en avait eu un tas en cet endroit, elle aurait lapidé le représentant de l'autorité.

Mais il faut savoir que M... est un lieu de merveilles. On en compte jusqu'à quatre, qui sont : une église sans clocher, un hôpital sans malades, un puits sans eau et une halle sans marchés. J'y en ai même découvert une cinquième, un hôtel de ville à la campagne.

CLXXVIII

L'égoïsme est toujours odieux ; en un vieillard, il écœure.

— Quand la terre t'appelle, malheureux, oses-tu bien te mettre en dépense pour des fantaisies qui ne vont profiter qu'à toi seul ? As-tu des enfants : c'est à eux que tu dois te subordonner, c'est dans leur joie qu'il faut chercher la tienne. Et si tu n'as que des neveux, je te plains : eux ne te plaignent guère.

Un octogénaire se ruinait à faire bâtir un ermitage; ce qui lui coûtait cent mille francs, n'en devait pas valoir vingt mille.

— « Ne me gronde pas, disait-il à sa fille : cette propriété est ma dernière maîtresse.

— « Mais à votre âge, papa, on n'a pas de maîtresse. »

CLXXIX

Avez-vous remarqué cette chose fréquente? Tout bien arrive aux désintéressés, tandis que les cupides voient échouer leurs calculs, se désespèrent et crient : « Le destin est contre nous! »

— Eh! non, ladres que vous êtes. Il suffit des petits bâtons que le prochain se plaît à mettre dans vos roues.

CLXXX

La gourmandise est répugnante chez les jeunes gens, pour qui la vie a tant de satis-

factions moins basses. Mais comme elle sert au réconfort des corps usés, l'âge mûr et la vieillesse ont de quoi s'en faire absoudre.

CLXXXI

Intelligent et de bon goût, le luxe est chose louable. Entendez par là qu'il est blâmable le plus souvent.

Si au prix de la matière un objet de luxe ne joint pas quelque valeur d'art, de coupe ou de dessin, il est mauvais ; le bloc en est gâché; il avilit, en ce cas, celui qui l'étale, comme l'ouvrier qui l'a fabriqué.

Quel mérite pensez-vous avoir à montrer des matières précieuses, quand les tons en sont criards, et le travail défectueux ? Êtes-vous riche : sachez vous faire pardonner votre fortune, non seulement en faisant le bien, mais encore en suscitant de belles et bonnes œuvres.

CLXXXII

L'homme qui affiche un luxe bruyant, raconte ses succès et fait devant les gens le détail de ses biens, prouve sa petitesse et mieux encore la conscience qu'il en a, par une tendance continuelle à se jucher sur un amas de dons artificiels qui doivent le grandir aux yeux du vulgaire.

CLXXXIII

Triste et bien petite manie que celle qui vous pousse à épier, copier et surpasser le voisin, à lutter avec lui de luxe et d'apparat. Entre gens vivant côte à côte, fortune et moyens sont toujours inégaux. Aussi peut-on affirmer que de deux magnifiques animés d'une telle rivalité, l'un au moins se ruine, s'ils ne le font tous les deux.

CLXXXIV

Nous voyons des demoiselles de magasin joindre la beauté de nymphes à l'élégance de duchesses, des spéculateurs sur denrées tenant maison et menant équipage, des laquais mieux vêtus que leurs maîtres, des commis de rayon de fière mine et de grand air, des comtesses de chrysocale et des princes de similor, des fabricants de drogues ayant hôtel, château, galerie de tableaux et loge à l'Opéra. Tout cela porte beau, parle haut, se fait gober du vulgaire ; tandis que vous, qui avez connu d'autres temps et d'autres mœurs, criez à l'abomination. Vous avez tort. Pourquoi le riche, d'où qu'il vienne, ne se donnerait-il pas tout ce que l'argent procure ? Pourquoi l'employé, s'il a le goût de la mise, ne mettrait-il pas tout son gain sur sa personne ? Laissez-les faire : ils n'achèteront ni le savoir ni le goût ; et c'est par où leur présomption sera toujours en défaut. La foule les admire ; l'homme avisé les perce

à jour du premier regard. Qu'importent le le luxe étalé et la poussière soulevée? Le mérite et la distinction se reconnaissent-ils entre eux : cela doit suffire à la distinction et au mérite.

CLXXXV

La vanité de nos mœurs a suscité le besoin d'un luxe apparent, faussé le goût public, corrompu le sens de l'utile autant que du beau et disqualifié nos arts industriels.

C'est ainsi que le plaqué a remplacé le massif; et le ruolz, la vaisselle plate. On a considéré comme progrès d'avoir substitué le simili-pierre à la pierre, le fer aigre à l'acier, le zinc au bronze, le tissu sans trame au drap, le phormium à la toile et la chromolithographie à la peinture. Il en faut pour toutes les bourses. Oui, mais cela ne tient ni ne dure. Une génération est par là même contrainte de se meubler et se pourvoir quatre fois au moins ; et les quatre exemplaires imités de chaque objet finissent par coûter

plus cher que l'original précieux. Le commerce nous inonde de ces produits controuvés, et y trouve son profit ; car leur fragilité en active et renouvelle la vente ; et ils sont si jolis que tout le monde en réclame.

De cet engouement pour le faux à la fausseté des vertus et des caractères, à l'apparence des sentiments et aux réputations en surface, quelle distance supposez-vous ?

CLXXXVI

En un homme, les dehors ne sont plus rien. S'il en va mieux ainsi, ou plus mal, je ne prétends pas le décider. Mais la bonne foi en souffre ; et ceci, du moins, est regrettable. Le croupier de tripot, l'agent d'affaires et de renseignements vous séduisent par une tenue et une élégance du meilleur ton, tandis que vous regardez de travers l'honnête homme pauvre ou négligé qui ose s'asseoir auprès de vous. De même, chez l'agioteur véreux, que voyez-vous? Intérieur paisible, habitudes correctes, existence patriarcale. Et

ce cabinet, de si digne apparence, vers lequel vous pousse votre mauvais génie, est une caverne. Et vous ne faites point difficulté d'entrer chez ce coulissier marron, que la corbeille a frappé d'ostracisme; et cette exécution, vous ne l'ignorez pas. C'est que vous jouez à la Bourse, vulgaire brave homme : qui donc n'y joue pas aujourd'hui ? L'homme d'Etat, le magistrat, se font reporter, non pas tous, mais bon nombre, et, s'ils ne le disent pas bien haut, ne s'en cachent guère. Voilà de nos mœurs : elles sont libres, très libres.

CLXXXVII

Un titre prouvé, des armes léguées sont un patrimoine d'honneur, et c'est à bon droit qu'on y tient.

Acheter un nom, dénote petitesse d'esprit, irrévérence envers ses auteurs et sotte vanité. Ajoutez-y usurpation pour celui qui gratuitement amplifie le sien ou s'en attribue un nouveau.

Cette dernière velléité a coûté cher à un pauvre diable de ma connaissance. A peine qualifié par sa propre grâce et de son même chef, un frère de son père, fort riche, le déshérita tout net. — « J'avais tenu, jusqu'à ce jour, ce cadet-là pour mon neveu, dit le bon vieillard. Comme il paraît maintenant que je ne suis pas son oncle, je vais laisser tout mon bien aux pauvres. » Et il refit son testament.

*
* *

Nous connaissons tel duc ou prince, dont l'aïeul eut la tête tranchée pour haute trahison, et quelqu'autre dont le titre à l'origine fut obtenu par basse faveur. Le nombre est encore plus grand de ceux dont les pères se sont ligués contre l'autorité royale, ont conspiré contre la sûreté de l'Etat, tous crimes à flétrir une race à jamais, mais qui, vus de loin, passent pour peccadilles, ou mieux encore pour services éclatants que les arrière-

neveux se plaisent à voir consignés dans l'histoire.

Autres étaient les temps, et autre la morale, n'est-il pas vrai ? Et il faut croire sans doute que le billot n'avait rien d'infamant, il y a trois siècles. Ou bien dites-vous que le déshonneur est prescrit après tant d'années ?

— Point du tout : c'est bien notre aïeul qui fut accusé, jugé, et dont le sang coula sur la place de Grève.

— Je ne voulais que vous l'entendre dire : Monseigneur, je vous vénère ; votre serviteur, Monsieur le duc.

*
* *

Il faut savoir que l'état civil fait foi à l'égard du titre, et que toute action tendant à faire biffer aux registres une qualité usurpée par le déclarant serait périlleuse à intenter. Aussi la partie publique hésite-t-elle toujours, en telle matière, à prendre l'initiative d'une poursuite. On se borne à recom-

mander aux secrétaires de mairie un contrôle rigoureux des qualités prises dans les actes, afin d'éviter la fraude; et vous jugez combien cette garantie est illusoire.

Votre grand-père Jeannot s'est dit de la Jeannotière, en déclarant la naissance de votre père ; un scribe ignare ou complaisant a dûment minuté cette hâblerie sur papier marqué. De gré comme de force, et de bon gré j'imagine, vous êtes pour le public gentilhomme à perpétuité ; et parmi vos descendants on distinguera les la Jeannotière du coteau de ceux de la plaine, ceux de Puygiraud de ceux de Prémartin ; et, dans quelques trois cents ans, si la terre tourne encore, cette noblesse sera très ancienne, juste autant que l'usurpation d'où elle dérive ; mais il y aura beau temps qu'un nuage de crédulité dérobera celle-ci aux plus clairvoyants.

Cette force d'authenticité donnée à la lourde écriture d'un maire de village, plus d'un la connaît, la convoite et l'exploite, pour la plus grande gloire de sa descendance,

témoin l'ingénieux particulier qui donnait l'autre jour à son fils le prénom de Jean de Matha. En vertu de quoi (saisissez-vous l'artifice?) l'enfant se nommera d'abord Jean de Matha Durand, et plus tard Jean de Matha tout court. Roturiers qui voulez, sans bourse délier, faire de vos fils des gentilshommes ou soi-disant tels, je vous livre la recette.

Ou soi-disant tels... car la particule — bien des gens l'ignorent — n'est point par elle-même signe de noblesse, mais simplement indicative du lieu d'origine ou du domaine patrimonial. Les seuls nobles sont ceux dont l'ancêtre fut gratifié d'un titre de duc, marquis, comte ou baron. On peut donc être très noble, et s'appeler Thomas ou Bertrand; on peut se nommer de la Coquillière, et n'être qu'un vilain.

*
* *

A côté de ceux qui achètent et de ceux plus effrontés qui s'adjugent un morceau de

savonnette à vilain, vous avez les timides qui voudraient bien, mais qui n'osent ou ne peuvent. Ceux-ci n'affichent point de noblesse, mais y confinent, en ont un fumet. Leur mère est de bonne maison, si leur père ne l'est pas. Aussi

Ne parlent-ils incessamment
Que de leur mère, la jument...

véritables mulets de la fable, qui ont l'oreille longue, mais ne laissent pas de piaffer et de ruer très noblement.

*
* *

N'allez-vous pas dire que ce qui précède est une diatribe contre la noblesse ? Quelle erreur serait la vôtre ! J'ai le plus grand respect de la noblesse, de la vraie, moins nombreuse qu'on ne pense. Elle est la parure d'une nation ; même inactive, elle demeure pure, généreuse et toujours jalouse de donner son sang à la patrie. En bafouant

ici ce qui n'en est que la triste contrefaçon, c'est elle que je prétends honorer.

CLXXXVIII

Tout a été dit sur le duel, hormis peut-être la seule chose qui l'excuse sans le justifier. Il viole la loi naturelle et la loi établie, ne répare rien, ne réhabilite que l'offenseur, si tant est qu'il réhabilite quelqu'un, n'assure aucune satisfaction véritable à l'offensé, et souvent fait celui-ci deux fois victime : d'accord. Il n'en est pas moins la suprême ressource de l'homme de cœur, en plus d'un cas où la loi est impuissante à le protéger.

Vous êtes l'objet d'insinuations perfides : quelle voie s'offre à vous, pour en obtenir raison ? Et même, si vous dénoncez le calomniateur, n'allez-vous pas étendre, aggraver la rumeur qui vous nuit ?

On vous injurie, hors la présence de témoins : quelle preuve apporterez-vous de l'insulte ?

On outrage, par parole ou geste, votre femme ou votre fille : qu'allez-vous faire ? Bâtonner l'insolent, si ce n'est qu'un goujat ; le souffleter, s'il est du monde ; et, selon l'honneur du monde, ceci veut du sang.

Votre ennemi vous déshonore, sans qu'il demeure trace de son méfait ; vous en avez la preuve, qui n'est pas de celles que la justice admet : n'allez-vous pas en découdre ?

Je défie qu'en toute circonstance pareille, un galant homme, même religieux, trouve son compte dans les seules suggestions de la charité chrétienne, et ne cherche aussitôt une épée pour venger son affront. Et supposé que les tribunaux aient pouvoir de lui donner raison, quelle réparation illusoire, avouez-le !

Seul, le jury d'honneur pourrait suppléer, en ceci, aux lacunes forcées de la législation ; mais il le faudrait légalement institué, trié sur le volet, et que ses décisions fussent publiques et sanctionnées. Avec lui, on ne cesserait pas de se battre ; mais je crois sincèrement qu'on aurait fait

un pas décisif vers la suppression d'un usage barbare, impie, parfois inévitable.

CLXXXIX

Quiconque joue dans un autre but que sa récréation, ou (disons mieux) quiconque joue gros jeu, est blâmable. Le prouver par argument de morale est aisé ; la seule raison d'intérêt suffit encore à cette preuve.

Vous êtes joueur, et ne vous en cachez pas ; vous tenez aussi votre passion pour innocente : nous allons bien voir.

Contre qui jouez-vous ? Si c'est entre amis, vous avez honte, je pense, du gain qui vous advient ; et votre perte ne vous laisse pas moins de regret ; d'où il suit que la joie du profit ne compense pas ici le regret de la défaite. — Tenant, au contraire, contre des indifférents, vous risquez de vous faire dépouiller par des aigrefins, voire par d'habiles gens, vulgairement honnêtes, qui font métier du jeu et vous ruinent le plus correctement du monde. Car il est, en ceci, une

tactique qui, longuement suivie, finit par dompter le hasard. Et de deux choses l'une : ou vous l'ignorez, cette tactique, ou vous la possédez. Vous êtes dupe, dans le premier cas, et joueur de profession dans l'autre, conséquemment toujours reprochable.

Et je n'invoque pas le tort que vous faites à vos proches et à vous-même, ni la santé qui s'use, ni le tempérament qui s'énerve, ni le sens moral qui s'émousse, ni les habitudes d'ordre et de régularité qui se perdent. Je dis : vous êtes gogo, ou chevalier du tapis-franc, et, dans l'une comme dans l'autre alternative, dévoyé.

Quant au besogneux qui court au brelan pour combler les vides de sa cassette (et il s'en trouve toujours un sur deux qui tentent la fortune), celui-là est nerveux, craintif, déconcerté avant que de toucher au carton, partant battu d'avance.

CXC

Le goût de la collection étant une manie,

c'est travailler à devenir maniaque que se faire collectionneur. Si vous ne recueillez des objets de même nature que pour les revendre à chers deniers, je vous absous : c'est une industrie qui en vaut une autre. Mais prétendre à un renom quelconque, pour vingt douzaines d'assiettes, pour des ramassis de ferraille, pour des tas d'écus démonétisés que vous aurez su réunir, c'est de l'outrecuidance.

Un Gordien manque à votre médaillier : vous n'en dormez plus ; et si l'on vous signale l'introuvable Gordien en un cabinet, au fin fond de quelque bourgade éloignée, vous voilà aussitôt en marche vers la demeure de l'heureux confrère en manie. Pour l'amour de la numismatique, l'heureux confrère vous embrassera ; mais autre chose est de toper : il vous tiendra la dragée haute et n'aura pas honte de vous demander cent écus de ce qui vaut bien quinze sous. Encore trop fier serez-vous de l'occasion qui vous est offerte de vous faire juguler.

L'indulgence vous serait acquise, si tant

de recherche vous donnait prétexte de quelque étude. Mais point : vous n'étudiez ni ne classez, vous entassez ; si vous êtes possesseur de vieux livres, c'est pour ne pas les lire. Votre esprit se ravale à la petitesse de l'objet poursuivi. Joignez-y le temps perdu et l'argent gaspillé, et vous aurez le bilan tout net de vos chasses.

Du jour où il entreprit de collectionner des sifflets, Clapisson ne composa plus de musique ; je me trompe, il fit encore un opéra comique, qui fut sifflé. L'auteur de *la Fanchonnette* se consola en achetant des spectateurs du parterre une demi-douzaine de ses instruments favoris, lesquels figurent bel et bien dans ses vitrines, léguées au Conservatoire de Musique.

CXCI

M. Dutoc, que beaucoup de gens connaissent, n'a chez lui que des meubles de rare valeur. — « Ce coffre pointillé de clous me vient, dit-il, d'un corsaire, qui l'obtint

d'un bascha, pour rançon. » (Et c'est une huche à serrer l'avoine, qu'il a cloutée lui-même). — « Ce fauteuil était la stalle de chœur de l'abbé de Cluny. » (La maison du *Vieux Chêne* vend les pareils par douzaines.) Les vieux plats, les majoliques, les émaux, les buires, les hanaps, les aiguières, les vidrecomes emplissent ses bahuts, donnent à son salon un faux air du bazar gênois d'où ils proviennent. Et ne vous frottez pas à ses panoplies : les tranchants en sont émoulus tous les trois mois par le propre ouvrier qui les a fabriqués.

Un brocanteur de profession vint visiter, l'année dernière, cette collection fameuse ; il ne toucha ni ne décrocha rien, traversa au pas de course les diverses pièces du cabinet, et pouffa de rire au nez de M. Dutoc.

— « Ah ! Monsieur , par grâce, lui dit celui-ci, ne me trahissez pas.

— « Vous voulez donc tromper quelqu'un ?

— « Hé ! non, cher Monsieur : je n'ai rien à vendre. C'est pour la gloire.

— « S'il en est ainsi, rassurez-vous. »

A toute personne qui lui en a demandé son avis, le marchand a répondu, depuis lors, que la collection Dutoc était unique et sans prix.

CXCII

Celui-ci est casseur de pierres, géologue, si vous aimez mieux, et ne va jamais sans un marteau dans sa poche.

Le filet à papillons est l'arme ordinaire de l'entomologiste ; s'il est désarmé, vous reconnaîtrez l'homme à l'odeur de camphre qu'il dégage.

Le conchyliomane longe les plages et les rivières, drague les fonds vaseux ; il n'a jamais vu de mollusques vivants que l'huître et l'escargot, mais il connaît toutes les coquilles.

Pour bon nombre d'horticulteurs, une seule plante existe, celle qu'ils préfèrent : l'un ne voit que la tulipe, un autre ne cul-

tive que l'azalée, un troisième n'admet que la plante inodore ou sentant mauvais.

Et, s'il vous plaît, n'émettez jamais un doute à l'endroit de l'utile mission que remplit chacun de ces personnages. Songez qu'ils correspondent et échangent des brimborions avec trente maniaques étrangers, leurs admirateurs. L'armée s'en recrute d'ordinaire parmi les rentiers désœuvrés et les petits fonctionnaires ; mais, pour eux, la fonction et le cours de la rente sont préoccupations inférieures ; l'insecte, la fleur, la pierre et la coquille priment tout. Ajoutez à cela qu'ils sont myopes, généralement, et qu'ils ont le nez long. Lucarnes ternes et obstruées, condition fâcheuse pour bien observer.

Ne les blâmons pas. Leurs goûts ne sont point dangereux et n'attentent en rien à la chose publique.

CXCIII

Pierre, à la recherche du type grec, suit

les femmes dans la rue et les dévisage. Si vous lui vantez les becs de corbin, il est homme à vous provoquer.

Tous les jours, au coup de midi, Paul va régler sa montre sur le canon du Palais-Royal ; par les temps pluvieux, il rôde sous les arcades, attendant une éclaircie possible.

Jacques relève la marque de l'étiage au Pont-Neuf et le degré de chaleur chez l'ingénieur Chevalier.

Jules est inspecteur privé des travaux publics en cours d'exécution.

Anatole, botté à l'écuyère, éperonné, cravache à la main, moustache en croc, se pavane aux Champs-Elysées, à l'heure du Bois, mais ne dépasse jamais le rond-point; il est employé à l'Hôtel-de-Ville et n'est jamais monté à cheval. — Tenue de séducteur, croyez-vous ? — Non: un genre.

Antoine charme les oiseaux, entre une et deux heures, sur la terrasse du Luxembourg.

Eugène s'emploie à faire rire les singes du Jardin-des-Plantes; et les singes le con-

naissent; et lui seul a le talent de les dérider ; et, dès qu'il arrive, toute la rotonde est en joie.

Tous gratte-papiers ou petits rentiers, braves gens, d'habitudes régulières et qui du loisir se sont fait une tâche.

CXCIV

Souffrir est le lot humain, et peut-être une longue souffrance est-elle nécessaire à une longue vie. Belle santé ne se ménage guère et croule tout d'un coup ; faiblesse s'épargne et se radoube. Pour vivre longtemps — ce sont nos paysans qui le disent — mieux vaut encore piauler que siffler.

CXCV

La longévité n'était pas autrefois moyennement aussi grande qu'aujourd'hui ; on vivait en moins grand nombre, et l'on allait plus loin. Précisons : le chiffre des naissances est présentement diminué; mais *on*

fait tout vivre, grâce à l'hygiène mieux entendue, alors qu'anciennement les plus robustes étant seuls assurés de la vie et vivant, en effet, longtemps, la sélection se faisait d'elle-même.

La race n'est point dégénérée d'une façon absolue ; elle se raréfie, ou, si elle se maintient à peu près au niveau de l'ancien contingent, c'est par le fait de la conservation des malingres, qui font souche comme les bien portants et procréent des individus de moindre santé : il serait difficile de les en empêcher. Joignez à cette cause d'infériorité les vices précoces, la *mal'aria* et la mauvaise alimentation des villes, les abus de plus en plus répandus du tabac et des spiritueux, les résultats morbides de la surexcitation et de la convoitise, et vous aurez un aperçu des circonstances qui, pesant de tout leur poids sur notre génération, déterminent des effets qui ressemblent fort à de la dégénérescence, s'ils ne sont pas cette dégénérescence même.

CXCVI.

J'ai vu, à l'heure de l'absinthe, un moraliste d'estaminet se mettre en sincère fureur, comme il allumait un cigare. Les boîtes d'allumettes à vignettes étaient, à l'entendre, le véhicule le plus actif de la corruption ; il avançait même, à ce propos, que la désuétude du briquet à silex nous conduisait aux abîmes. Le réquisitoire eut du succès.

Notre fumeur ne voyait, par malheur, qu'un petit côté de la question. Il aurait dû censurer, avant l'allumette, le propre cigare qu'il mâchonnait au même instant, la liqueur empoisonnée qu'il venait d'absorber, la feuille illustrée qu'il tenait à la main, et quelques autres choses qui, si elles font faire des haut-le-cœur, n'élèvent pas précisément les cœurs.

CXCVII

Fortune rapide, telle est la devise en honneur.

Arriver jeune et vite, afin de jouir au plus tôt, surchauffer la machine, lâcher les freins, pulvériser l'obstacle : c'est le train d'Amérique, celui des casse-cou, le vôtre.

Le succès ou la mort, avez-vous dit : la mort est sûre, le succès ne l'est pas. Vous avez tout prévu, soumis, dompté, grands petits hommes, hormis le minime gravier qui échappera au chasse-pierres et fera dérailler le convoi.

CXCVIII

Cette hâte de vivre, de gagner, de produire, de jouir, que de maux de nerfs donne-t-elle, que d'existences n'abrège-t-elle pas ! Le temps est un agent dont il faudrait tenir compte en toute chose : on le réduit, on le brûle, en se brûlant le sang. La vapeur

et l'électricité, supprimant les distances, nous épargnent du temps : ce n'est pas assez ; nous voulons d'une heure faire un jour, d'une minute une heure, vibrer sans cesse, ne jamais détendre le ressort. Qu'arrive-t-il ? La spirale s'énerve, l'instrument craque et se détraque. Et alors que dit-on ? Un tel est mort subitement : pauvre homme ! il avait fait du chemin en peu de temps. Celui-ci est devenu fou : il avait du talent et produisait beaucoup. Ce que l'on ne dit pas, ce que l'on devrait faire entendre, c'est que l'un allait trop vite, et que l'autre produisait trop.

Je ne dis rien de ceux qu'une sotte dépravation pousse à rechercher la sensation violente, intense et continue. Ceux-là sont fous dès la première heure, et courent tête baissée sur la mine qui doit les faire sauter.

CXCIX

La névrose est la maladie endémique, le fléau qui décime notre génération. Les

causes en sont connues, beaucoup plus que les formes ; car celles-ci sont à ce point diverses et innombrables, que le savant docteur Charcot, qui en a tant vu, ne les a peut-être pas toutes observées. Le chagrin, les excès, les mécomptes, l'ambition déçue, l'activité incessante, l'usure prématurée des facultés sont les origines de ce mal implacable, qui commence par l'hypocondrie et aboutit souvent à la folie.

Un spéculateur débute heureusement, étend le cercle de ses affaires, progresse et prospère, puis engage imprudemment tout son enjeu sur un coup de dés qui échoue. Le voilà ruiné d'argent, d'espérances ; tout s'écroule autour de lui et en lui-même. La plaie d'argent serait guérissable ; celle de santé mentale est incurable : névrose.

Un jeune homme étudie, se surmène, en vue d'un avenir honorable, abuse de ses forces. Un jour vient où son cerveau troublé ne fonctionne plus qu'avec peine. Découragé, vide de pensée, il voudrait se ressaisir et ne peut plus : névrose.

Une jeune fille a donné son cœur, a livré sa vie tendre et fragile en gage d'un bonheur longtemps attendu. Le fiancé manque à sa promesse. Que deviendra-t-elle ? Le lis va s'étioler, sa tige végètera encore un temps, mais ne fleurira plus, sans doute : névrose sans remède si quelque autre amour ne vient ranimer la pauvre fleur.

Un homme de cœur, père de famille, lutte contre la mauvaise fortune, s'évertue jour et nuit, mène de front douze travaux, qu'un Hercule n'achèverait que séparément. L'adynamie, un jour, le gagnant : « Je vais me reposer quelque temps, dit-il, et je reprendrai tantôt mon collier. » Mais il est épuisé, fourbu, malade sans espoir : névrose.

Celui-ci, brillant, ambitieux, est parvenu jeune aux plus hauts emplois, a su prendre le vent et le contenir dans sa voile. Il va toucher au port, quand un orage imprévu le brise contre un écueil de la passe. Remontera-t-il sur un autre navire ? Non. Son pavillon est humilié, suspect et ne lui per-

mettrait plus de naviguer en franchise. L'homme est encore vigoureux d'aspect et capable, dites-vous, de se retourner vers quelque objet élevé. Hélas ! il n'a plus de santé que l'apparence ; le désespoir s'agite en lui : névrose, et la plus rebelle de toutes aux soins de la Faculté.

On remarque, chez l'animal abâtardi, fruit d'unions consanguines réitérées, des phénomènes curieux de surexcitation nerveuse, comme une danse de Saint-Guy permanente, jointe à l'extrême débilité. Pouvons-nous ne pas voir en nous-mêmes certains de ces effets, et n'y aurait-il pas aussi une part d'atavisme dans le dépérissement qui nous atteint ? « La vie humaine, a dit un physiologiste, est une balance dont les deux plateaux doivent se faire équilibre ; et ces plateaux sont les nerfs et le sang. » Rompez l'équipondérance : la vie est en péril. Laissez-vous le sang s'appauvrir : les nerfs l'emportent, ébranlent la constitution et la détruisent, en ravageant leur propre système. Or le sang se renouvelle fort mal

aujourd'hui en beaucoup d'individus. Joignez à cela que ce grand boucher qui se nommait Broussais a tant saigné et fait saigner nos pères, qu'ils n'ont pu nous transmettre qu'un sang dilué à l'excès. Il y a longtemps que le contre-poids ne se fait plus de ce coté ; et c'est, j'imagine, cet équilibre compromis que nous devrions, avant toute chose, chercher à rétablir.

Nous sommes trop faibles pour la somme proposée d'entreprises, de sensations et de plaisirs ; le mécontentement de notre sort nous chasse hors de la carrière normale à parcourir ; l'état fébrile habituel, la tension prolongée d'esprit minent nos corps, que la nature, en l'époque de grâce où nous sommes, n'a point faits très robustes ; et, pour tout dire en un mot, les lames usent les fourreaux.

Il faudrait enrayer, faire trêve fréquente aux préoccupations, entrecouper la vie d'affaires et de loisirs, se laisser vivre comme Dieu l'a voulu et comme l'hygiène le conseille. Mais qui donc fait ainsi ? Où sont les

gens que la tarentule n'a pas encore piqués, et qui n'a pas son germe de névrose ?

CC

— S'il est vrai que tu sois heureux, Sophandre, dis-nous ton secret, ou quels principes, du moins, ont régi ta conduite.

— Je suis heureux, en effet, et voudrais que le monde entier pût l'ignorer. J'ai su de bonne heure borner mes désirs, ne compter que sur moi-même, ne m'étonner de rien, m'attendre à tout, jouir de l'heure présente, tirer quelque utilité de mes revers, faire part aux indigents de mon médiocre avoir, n'engager jamais qu'un petit enjeu, ne manger mon froment que récolté, réserver une part de la précédente moisson, ménager mes forces et celles de mes gens, ne jamais dire mes projets, obliger tout venant et n'en attendre aucune gratitude, ne haïr personne, partager toutes mes joies avec les miens, mettre mon espoir en Dieu, ne jamais

me vanter... Et vous allez trouver que je me vante ici passablement. Aussi ne veux-je rien dire de plus. Soyez sages : vous serez heureux.

FIN

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat. — 666